A. DUMAS.

J. SANDEAU

DE BALZAC

Muséum Littéraire.

LES

FILS DE FAMILLE

PAR

EUGÈNE SUE.

2

ÉDITION AUTORISÉE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER,
INTERDITE POUR LA FRANCE.

Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue du Jardin d'Idalie, 1,
Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER.

G. SAND

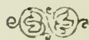
E. SUE.

P. FÉVAL

LES FILS DE FAMILLE.



BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR,
RUE DU JARDIN D'IDALIE, 1.



LES

FILS DE FAMILLE

PAR

EUGÈNE SUE.

2

Édition autorisée pour la Belgique et l'Etranger,
interdite pour la France.

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DU JARDIN D'IDALIE, 1.

I

— Jeane et moi nous nous aimons ; nous venons vous supplier, toi mon père, toi ma mère, de consentir à notre mariage... au nom de notre bonheur à tous deux. Est-ce vrai, Jeane?

— C'est vrai, Maurice...—répondit la jeune fille d'une voix touchante et les yeux baissés.

Puis, les relevant et attachant sur

M. et madame Dumirail son regard légèrement humide, regard limpide où se lisait la candeur, la sincérité de son âme, Jeane ajouta :

— Oui, j'aime Maurice autant qu'il m'aime... et si vous consentiez à notre mariage, chère tante, cher oncle, je serais, je le crois, je le sens, une compagne digne de Maurice, digne de vous, qui m'avez recueillie orpheline, et m'avez pu consoler de la perte de la plus tendre, de la plus vénérée des mères...

La démarche des deux jeunes gens devançait les vœux de leurs parents, et de cette démarche ceux-ci s'applaudissaient, très-surpris toutefois de ce que Jeane et Maurice précipitaient ainsi leur demande au lieu de la remettre au lendemain ; mais M. Dumirail, se réservant de pénétrer durant le cours de l'entretien le secret de cette précipitation, répondit :

— Mes enfants, notre tendresse est trop vigilante dans sa sollicitude pour que nous n'ayons pas observé que depuis quelque

temps vous éprouvez l'un pour l'autre un sentiment plus vif que l'affection fraternelle, et cela, presque à votre insu.

— Oh ! certainement ! — répondit naïvement Maurice, — car c'est tantôt, après la rentrée des foins, lorsque j'ai en riant proposé à Jeane de partager mon trône de luzerne, que ce partage de trône a éveillé en moi un idée de mariage... Alors j'ai senti que je n'aimais plus Jeane comme ma sœur.

— Moi, de ce changement je m'étais aperçue avant toi, Maurice, — reprit Jeane avec une grâce ingénue et touchante ; — dès longtemps j'avais des accès de tristesse sans cause... Je me les reprochais comme une ingratitude, parce que je n'ai pas le droit d'être triste, ici où l'on me comble de bontés. Puis je devenais de plus en plus embarrassée, troublée, Maurice, en ta présence.

— Quoi! Jeane, tu m'aimais! — s'écria impétueusement Maurice ; — tu m'aimais, et tu ne m'en disais rien!

— Je n'osais... J'ignorais si tes parents consentiraient à notre mariage.

— Tu peux maintenant, chère Jeane, être rassurée à ce sujet, — reprit madame Dumirail, non moins touchée, non moins heureuse que son mari, de la sincérité de l'amour des deux jeunes gens. — Ton oncle et moi, nous avons déjà songé sérieusement à votre union, mes enfants, persuadés qu'elle vous offrirait toutes les chances de bonheur désirables ; et justement tantôt nous nous sommes longuement entretenus de nos projets avec notre excellent ami, M. Delmare...

— Que pense ce cher maître? — dit Maurice ; — approuve-t-il vos projets?

— Il les approuve de tous points..., — répondit M. Dumirail. — Le seul objet de notre discussion était la question de savoir s'il fallait, vu votre extrême jeunesse à tous deux, rapprocher ou éloigner l'époque de votre mariage.

— L'éloigner... mon Dieu! Pourquoi ce retard? — s'écria Maurice cédant à sa fougue

habituelle. — Nous sommes très-jeunes ! eh ! tant mieux, nous nous aimerons plus longtemps ! Jeane ! dis à mon père que ce maudit retard serait...

— Calmez-vous, monsieur l'ouragan, calmez-vous, — reprit en souriant M. Dumirail, interrompant son fils. — La question n'est pas tranchée négativement, tant s'en faut ; mais en attendant qu'elle soit résolue, vous pouvez, mes enfants, vous regarder comme fiancés...

A ces mots, l'expression d'une joie céleste sembla rayonner sur les traits des deux jeunes gens ; de douces larmes coulèrent de leurs yeux, et, trop émus pour parler, s'agenouillant devant M. et madame Dumirail, ils baisèrent leurs mains dans l'effusion de leur tendre reconnaissance.

— Chers... chers enfants, — dit madame Dumirail, répondant à leurs caresses et ne pouvant, non plus que son mari, retenir des larmes d'attendrissement, — Dieu bénira votre union comme il a béni la nôtre. Ainsi que nous, vous aimerez toujours cette re-

traite paisible où nous avons trouvé, où vous trouverez le bonheur; existence moins brillante que tant d'autres, sans doute, mais qui vous donnera la satisfaction de l'âme, l'estime, le contentement de vous-mêmes. Aussi, le jour où vous nous fermerez les paupières, nous vous quitterons sans angoisse ; Dieu vous protégera jusqu'à la fin.

II

Après quelques instants d'attendrissement causé par les touchantes paroles de madame Dumirail, adressées aux deux fiancés, l'émotion de tous se changea en une douce quiétude de cœur. M. Dumirail reprit :

— Vous le voyez, mes enfants, nos projets s'accordaient avec vos vœux... Dites-nous donc, maintenant, pourquoi tant de

précipitation dans votre démarche de ce soir? Pourquoi n'avoir pas attendu à demain, je suppose, pour nous faire part de vos désirs?

Maurice et Jeane se regardèrent, semblant s'interroger et se dire :

« En effet, pourquoi n'avons-nous pas attendu à demain? » Mais Maurice, se recueillant, reprit avec l'accent d'une évidente sincérité :

— Je ne saurais, mon père, t'expliquer un fait dont je ne me rends pas clairement compte à moi-même... mais, je te dirai en suite de quel enchaînement de pensées j'ai pris cette brusque résolution après l'avoir soumise à Jeane.

— Nous t'écoutons, mon ami, — reprit M. Dumirail, — et surtout ne crois pas qu'en t'adressant cette question, ta mère et moi cédions à un simple mouvement de curiosité... notre intention est plus sérieuse...

— J'en suis certain, mon père... Je vais te rapporter les choses ainsi qu'elles se sont

présentées à mon esprit... Je te l'ai dit... j'ai soudain, tantôt après la fenaison, ressenti que j'aimais Jeane autrement que comme une sœur. En revenant à côté d'elle à la maison, j'étais à la fois triste et joyeux; je n'osais ni parler à Jeane, ni la regarder; elle restait silencieuse, non moins embarrassée que moi. De retour dans ma chambre, j'ai pleuré sans savoir pourquoi je pleurais, car, parfois, mon cœur bondissait d'allégresse; je ne sais quoi me persuadait que Jeane m'aimait... cependant je pleurais; ces larmes me soulageaient. J'ai ensuite éprouvé une vive contrariété en songeant à l'arrivée de ma tante et de mon cousin... arrivée dont ce matin encore je me réjouissais.

— D'où venait ce revirement, mon ami?

— Que sais-je, mon père!... j'aurais voulu rester seul, m'isoler, m'absorber dans mon amour pour Jeane... La présence de ma tante et d'Albert devait forcément me distraire de mes pensées: il me faudrait m'occuper de nos hôtes... ils causeraient dans

notre maison, ordinairement si tranquille, une animation, un mouvement inaccoutumé... ce mouvement me serait d'autant plus désagréable... que, dans ma disposition d'esprit, je ressentais un inexprimable besoin de solitude et de silence.

— Je partageais sans les connaître toutes les impressions de Maurice, — ajouta naïvement Jeane.— Peu de temps avant l'arrivée de ma tante San-Privato, j'ai rencontré Maurice sous le vestibule ; il m'a dit d'un air tout attristé : — « Voici ma tante et mon cousin; on aperçoit leur voiture au bas de la montée; ils seront tout à l'heure ici... — Quel ennui! » — ai-je répondu à Maurice presque malgré moi, car cela était désobligeant pour nos parents. — « Vraiment! » — reprit Maurice, — « cette visite te contrarie aussi? Pourquoi te contrarie-t-elle?... » Je n'ai pas osé lui répondre qu'il me semblerait, comme à lui, que nous serions moins seuls.

— Je comprends à merveille votre commun désir de vous isoler dans la douceur de

votre nouveau sentiment, — reprit M. Dumirail. Et jetant à sa femme un regard d'intelligence, il ajouta : — Et en suite de l'arrivée de nos parents ici, quelles ont été vos impressions, en outre de cette contrariété que vous causait leur vue ?

— J'ai d'abord oublié cette contrariété en serrant la main d'Albert avec un grand plaisir, — reprit Maurice ; — je n'avais pas vu mon cousin depuis quatre ans : je l'aimais beaucoup ; je me rappelais notre intimité d'autrefois, quoiqu'il eût l'âge que j'ai maintenant et que je ne fusse alors auprès de lui qu'un écolier... j'ai donc d'abord oublié l'impatience chagrine que me causait sa présence ici... Mais pendant le courant du dîner...

— Achève...

— J'hésite, mon père... parce que j'ai cédé à un instinct mauvais, mais sans doute involontaire...

— Enfin ?

— J'éprouvais toutes sortes de sentiments contradictoires ; rien ne me semblait plus

attachant que ce que nous racontait Albert de ses voyages, et cependant...

— Et cependant?

— Que te dirai-je, mon père? mon cœur se serrait, s'aigrissait; je devenais injuste envers Albert; je l'accusais de raconter ses voyages, d'énumérer ses relations avec des souverains dans le seul but de se faire valoir auprès de...

— Auprès de nous?...

— Non...

— Auprès de qui, donc?

— Vraiment, mère, c'est par trop stupide, et maintenant j'ai honte de...

— Allons, Maurice, dis-nous toute ta pensée avec ta franchise habituelle.

— Eh bien, j'accusais Albert de vouloir se faire valoir aux yeux de Jeane. Aussi je ne saurais te dire, — ajouta Maurice, moitié souriant, moitié ému, — non, je ne saurais te dire combien tu m'as rendu heureux, Jeane, lorsque au plus intéressant du récit d'Albert, je t'ai vue porter ta main à tes lèvres afin de cacher un bâillement; ce bâillement-

là, vois-tu, m'a soulagé d'un poids énorme!

— Il est impoli de bâiller au nez des gens, je l'avoue, — répondit Jeane, souriant à demi, — mais je n'ai pas le courage de regretter mon impolitesse en songeant, Maurice, au plaisir que t'a causé ce fortuné bâillement, nerveux sans doute, car, ainsi que toi, je trouvais notre cousin très-intéressant à entendre; mais j'étais encore sous le coup de l'impression qu'il m'avait causée à la première vue.

— Quelle impression, mon enfant? — demanda M. Dumirail. — Était-elle favorable ou défavorable?

— Il m'avait paru fat, hautain, sûr de lui-même; son regard me mettait mal à l'aise; aussi, durant le dîner, je me sentais chagrine, impatientée. Il me semblait, bien à tort évidemment, que M. San-Privato cherchait à se faire valoir aux dépens de Maurice, non pas à mes yeux, mais aux vôtres, mon oncle, ma tante. Enfin, que dirais-je? car, ainsi que Maurice, j'ai honte de ces aveux, j'allais jusqu'à reprocher à

notre cousin son élégance, les décorations dont il se parait, comme s'il eût voulu méchamment faire ressortir la simplicité des vêtements de Maurice. Ah ! je vous l'assure, chère tante, ç'a été pour moi un grand soulagement lorsque vous vous êtes levée de table pour rentrer dans le salon. Je n'aurais pu, quelques minutes plus tard, résister à l'envie de pleurer qui me gagnait.

— Et moi... était-il rien de plus odieux ! — s'écria Maurice, rougissant encore d'une colère rétrospective ; — et moi, je me sentais tellement irrité contre ce malheureux Albert, qu'au moment où nous sommes sortis de table, je me tenais à quatre pour ne pas dire à mon cousin : « Ta vanité nous » étale tes relations avec des princes, des » rois, afin de nous humilier ; mais, malgré » tes airs d'ambassadeur et ta brochette de » décorations, j'aime mieux être franc la- » boureur dans nos montagnes qu'un faquin » de ton espèce... et si tu n'es pas content, » je te propose de... »

— Maurice ! Maurice !... — dit vivement

et d'un ton d'affectueux reproche madame Dumirail, à la fois presque effrayée de l'expression menaçante des traits de son fils, et cependant intérieurement ravie, ainsi que son mari, des mots échappés à l'impétueux jeune homme. Ils ne doutaient plus de la vocation de leur fils, et cette conviction en ce moment les charmait : leur fils, ainsi qu'ils l'avaient vaguement redouté, n'était nullement ébloui, séduit par la brillante carrière de son cousin et conservait la simplicité de ses goûts.

Maurice, qui venait de céder à un ressentiment de colère purement rétrospective, reprit en souriant et s'adressant à sa mère :

— Jugez de la violence de l'injuste et sotte irritation que j'éprouvais, par l'émotion qu'elle me cause encore! Que dire? sinon qu'en ce moment-là je n'avais plus la tête à moi, puisqu'il s'en est fallu de peu que je n'aie proposé à ce pauvre Albert d'aller nous battre à coups de fusil. C'était du vertige. Aussi, en quittant la table, mes tempes bourdonnaient; j'étouffais. Je suis sorti pour

prendre l'air, et lorsque, un peu calmé, je suis rentré dans le salon, croyant y retrouver tout le monde, je n'y ai rencontré que Jeane ; elle venait chercher son panier à ouvrage. Soudain elle s'est écriée à ma vue : « Mon Dieu ! Maurice, qu'as-tu donc ? ta » figure est bouleversée ! tu es pâle comme » un mort ! » — Et Maurice ajouta en souriant avec bonhomie : — Ce qu'il y a de singulier, c'est que je croyais être très-rouge, parce que je sentais mon front brûlant et baigné de sueur. J'ai regardé Jeane en silence : les larmes me sont venues aux yeux ; mes lèvres tremblaient si fort, que je pouvais à peine parler. Enfin, j'ai dit : « Jeane, je t'aime bien. Si tu m'aimes bien, veux-tu que nous demandions à mon père et à ma mère de nous marier ? — Oh ! de grand cœur, Maurice ; car, moi aussi, je t'aime bien ! — m'a-t-elle tout de suite répondu en me tendant ses deux mains tandis que de grosses larmes coulaient sur ses joues. — Puisque tu m'aimes, — ai-je dit à Jeane, allons à l'instant demander à mon père et

à ma mère de consentir à notre mariage et d'en fixer l'époque. — Pourquoi ne pas attendre à demain?... Ton père et ta mère sont endormis, — m'a répondu Jeane. — Ne crains rien, nous les réveillerons; ils nous excuseront en faveur du motif qui nous amène; et puis vois-tu, Jeane, — ai-je ajouté, — j'ai en ce moment le cœur navré cruellement, et il me semble qu'il s'épanouirait soudain si mon père et ma mère nous disaient : « Vous vous aimez, mes enfants, » nous consentons à votre mariage. »

— « Et moi aussi, j'en ai eu le cœur navré, tourmenté, » — ai-je répondu à Maurice, reprit Jeane, s'adressant à M. et madame Dumirail, de plus en attentifs à ces aveux candides. — « Il me semble, Maurice, et ne me demande pas la cause de cette impression, elle est pour moi inexplicable, — il me semble en cet instant, dis-je, qu'un malheur nous menace, et que nous n'aurions plus rien à craindre si nous devions être unis l'un à l'autre. Aussi maintenant je dis, ainsi que toi, Maurice : « Allons trouver nos pa-

rents plutôt ce soir que demain... » Voilà pourquoi nous sommes venus vers vous, à une heure si avancée de la soirée, mon bon oncle, ma bonne tante. Grâce à vous, comme le prévoyait Maurice, notre cœur contristé s'est épanoui. Ah ! — reprit Jeane dans un ravissement ingénu, — je ne demanderai jamais au ciel de félicité plus grande que celle dont je jouis en ce moment.

— Oh ! ma bonne mère, — ajouta Maurice, — à cette heure où mon âme nage dans la joie, je me demande comment j'ai pu, ce soir, me livrer à d'amers, à d'injustes ressentiments ! De quel vertige étais-je donc possédé ! Pauvre Albert ! S'il était là... ce n'est plus en lui montrant un poing menaçant, mais en lui tendant cordialement la main, que je lui dirais : « Ami, à toi l'éblouissement des fêtes de cour ; à toi les faveurs » royales, juste récompense de ton mérite, » brillant diplomate !... Et à moi, laboureur, » l'éblouissement des fêtes de la nature ! à » moi les faveurs de l'amour, récompense » de l'amour ! Va, frère ! nous n'avons rien

» à nous envier l'un à l'autre. Réjouis-toi de » mon bonheur comme je me réjouis du » tien. »

— Chers et dignes enfants! — reprit madame Dumirail, radieuse et complétement rassurée par les paroles de son fils, — plus que jamais, nous nous félicitons, et pour vous et pour nous, d'avoir accédé à vos vœux.

— Et maintenant, mon ami, — dit M. Dumirail, — nous nous expliquons parfaitement la cause de ta soudaine résolution de venir, ce soir, nous demander la main de Jeane. Tu as instinctivement obéi aux impatiences, aux anxiétés de la jalousie, presque toujours inséparable du véritable amour, surtout dans un cœur aussi fougueux que le tien. Mais, — ajouta M. Dumirail d'une voix grave et tendre, — mais songe, afin de toujours la vaincre, songe à la dangereuse exaltation de la jalousie! Rien ne motivait la tienne au sujet de ton cousin, tu le reconnais maintenant, et de plus nous te l'affirmons, nous, ton père et ta mère, qui ne

saurions être aveuglés par la passion. Et cependant tu étais sur le point de provoquer Albert...

— C'était stupide, c'était insensé, je te l'ai avoué, je l'avoue encore, mon père... et quoique ce pauvre cousin ignore mes torts envers lui, demain, je redoublerai de cordialité avec lui, afin de les expier, sinon à ses yeux, du moins aux vôtres et aux miens.

— Ce sentiment fait ton éloge, — reprit madame Dumirail. — Un dernier mot, mes enfants. Il est convenable que votre tante soit instruite de votre prochain mariage, non par vous, mais par mon mari et par moi.

— Tu as parfaitement raison, Julie, — ajouta M. Dumirail. — Ainsi, mes enfants, gardez votre secret jusqu'à ce que j'aie fait connaître nos projets à votre tante.

— Mon père, — demanda Maurice, — faudra-t-il aussi taire notre secret à notre ami et cher maître ?

— Cela nous sera peut-être bien difficile,

— ajouta Jeane en souriant ; — nous avons tant de confiance en M. Delmare! Puis il est pénétrant! comment lui dissimuler notre joie?

— Notre ami savait les desseins que nous avions formés avant votre demande, mes enfants ; vous pouvez donc vous ouvrir à lui..., — répondit M. Dumirail.

En ce moment la pendule sonnait minuit.

— Il est très-tard, — ajouta-t-il : — va te reposer, Maurice ; il faut, tu le sais, que nous soyons sur pied demain à trois heures et demie, afin d'accomplir notre tournée de surveillance habituelle dans le domaine, avant d'aller déjeuner au chalet de Treserve, avec ma sœur et son fils. Ainsi... bonsoir, mon ami...

— Bonsoir, mon père... bonsoir, mère... bonsoir, chère Jeane... je vais me coucher, mais bien certain de ne pas dormir ; et toi... dormiras-tu?

— Je ne le crois pas... Cependant j'y tâcherai, afin de trouver, à mon réveil, mon bonheur tout frais, tout reposé, — répondit

Jeane en souriant; puis elle tendit son front à madame Dumirail qui le baisa tendrement. La jeune fille sortit par une porte conduisant à sa chambre, dépendante de l'appartement de sa tante, tandis que Maurice regagnait le deuxième étage où il logeait.

III

Madame San-Privato occupait avec son fils, au premier étage, l'*appartement d'honneur* du Morillon, appartement composé de deux chambres à coucher et de leurs dépendances, séparées par un salon précédé d'une première pièce dont la porte s'ouvrait sur l'escalier.

Pendant cette même soirée où avaient lieu les entretiens précédents entre M. et

madame Dumirail, et Maurice et Jeane, leur cousin San-Privato, retiré dans son appartement et assis dans un fauteuil, disait à Germain, son valet de chambre, qui se tenait debout devant lui :

— Ainsi vous avez, après souper, fait jaser les gens de la maison sur M. Delmare?

— J'ai de mon mieux exécuté les ordres que monsieur m'a donnés en sortant de table.

— Depuis combien de temps M. Delmare est-il établi dans le pays?

— Depuis environ trois ans; à peu près vers l'époque de la mort de la mère de mademoiselle Jeane, m'a dit la cuisinière.

— Et lorsqu'il est venu habiter dans le voisinage du Morillon, M. Delmare connaissait-il mon oncle et ma tante?

— Cela n'est pas probable; car, selon les domestiques, ce monsieur passait dans le pays pour une espèce d'ours, n'allait chez personne, ne recevait personne. Ce n'est qu'environ au bout de six mois qu'il a commencé de donner des leçons de peinture à

M. Maurice et à mademoiselle Jeane.

— Ah! il s'occupe de peinture!... — dit Albert assez surpris; puis il ajouta : — Ainsi, M. Delmare est ce qu'on appelle l'ami de la maison?

— Oui, monsieur. Il vient chaque jour donner ses leçons de peinture à mademoiselle Jeane et à M. Maurice, et il dîne au moins deux ou trois fois par semaine...

— Les gens de mon oncle, en vous parlant de M. Delmare, ne vous ont instruit d'aucune particularité à son égard?

— Non, monsieur; ils m'ont seulement dit que tout le monde dans la maison, depuis les domestiques jusqu'aux maîtres, aimait beaucoup M. Delmare.

— Et, à ce sujet, l'on n'a tenu aucun propos sur lui... ni sur ma tante, par exemple?

— Oh! pas le moins du monde, monsieur, — répondit Germain avec un sourire discret; — au contraire...

— Qu'est-ce que cela signifie, au contraire?...

— Je veux faire entendre par là à monsieur que, si l'on croyait M. Delmare amoureux de quelqu'un, ce n'est pas de madame Dumirail qu'il le serait...

— Expliquez-vous.

— Je parle toujours à monsieur d'après les dires de la cuisinière, qui est, de tous les domestiques d'ici, la plus ancienne, la plus bavarde et celle qui *va* le plus aisément lorsqu'on la presse un peu.

— Eh bien, que disait-elle?

— Elle disait que M. Delmare affectionnait grandement M. Maurice et mademoiselle Jeane, mais que celle-ci était sa préférée en toute chose, et que bien qu'il tâchât de cacher cette préférence, elle était très-visible.

— Ah! ah! — dit San-Privato; et en suite d'un moment de réflexion : —Continuez...... Ainsi, M. Delmare aurait pour mademoiselle Jeane une préférence marquée, quoiqu'il s'efforçât de la dissimuler?

— Oui, monsieur; et même l'une des deux domestiques qui servent ordinairement à table a ajouté que comme, lors-

qu'elle est debout derrière la chaise de ses maîtres, en attendant leurs ordres, elle n'a rien de mieux à faire pour passer le temps que de regarder les uns et les autres, elle a souvent remarqué que M. Delmare, lorsqu'il ne se croyait observé de personne, ne détachait pas sa vue de mademoiselle Jeane; et la servante ajoutait que — il n'y a pas longtemps de cela — elle avait vu une larme rouler dans les yeux de M. Delmare, tandis qu'il contemplait à la dérobée mademoiselle Jeane.

— Ainsi, — reprit San-Privato après avoir attentivement écouté son valet de chambre, — on croit ici M. Delmare amoureux de mademoiselle Jeane ?

— Amoureux, serait peut-être trop dire, monsieur ; les domestiques ont seulement remarqué sa préférence très-évidente pour mademoiselle. Il est vrai que la cuisinière trouve que M. Delmare est encore très-bel homme, et ne verrait rien d'étonnant à ce qu'il fût amoureux ; mais l'une des servantes et le cocher ont émis l'opinion qu'à

son âge M. Delmare ne saurait aimer d'amour une jeune personne dont il pourrait être le père, et que, s'il aimait, c'était comme on aime une fille.

— Quelle idée! — se dit San-Privato tressaillant et se parlant à lui-même.

Puis se recueillant, tandis que Germain, interrompu par son maître, gardait un respectueux silence, Albert reprit après quelques instants de réflexion :

— Ainsi, afin de préciser les dates, selon vos renseignements, M. Delmare est, m'avez-vous dit, établi dans ce pays depuis trois ns

— Oui, monsieur.

— Il donne ici des leçons de peinture?

– Oui, monsieur.

– Et lorsqu'il est venu habiter le pays il était totalement inconnu de M. et de madame Dumirail?

— Oui, monsieur, puisque ce n'est qu'au bout de six mois de séjour qu'il a commencé de donner des leçons à mademoiselle Jeane.

L'entretien d'Albert et de son serviteur

fut interrompu par l'entrée de madame San-Privato, qui, s'adressant à son fils, lui dit :

— Tu n'es pas couché, tant mieux, j'ai à causer avec toi.

Germain se retirait discrètement, lorsque son maître lui dit :

— Vous m'éveillerez demain à six heures.

Le serviteur s'inclina, et Albert resta seul avec sa mère.

IV

Madame San-Privato et son fils, restés seuls après le départ du domestique, et sachant l'inutilité de se donner la peine de *poser* l'un devant l'autre, semblèrent ôter un masque en reprenant leur physionomie naturelle. Déjà, d'ailleurs, celle d'Albert s'entretenant confidemment avec un serviteur éprouvé sur la discrétion duquel il savait pouvoir compter, n'offrait plus la sédui-

sante apparence dont elle était parée lorsqu'une heure auparavant il racontait ses voyages aux habitants du Morillon avec un si brillant succès : l'expression de ses traits était devenue sèche, insidieuse et rogue; mais, demeuré tête à tête avec sa mère, il ne chercha plus à dissimuler la réaction de ses secrets ressentiments; le charme factice de sa figure, parfois si attrayante, disparut sous une expression de dureté sardonique, de méchanceté froide, et son visage, naguère encore ravissant, prit un caractère presque redoutable.

Madame San-Privato, non moins métamorphosée que son fils, n'était plus cette femme sur le retour, encore avenante moyennant les ressources des cosmétiques, et qui, parvenant à force de coquetteries câlines, de gracieusetés insinuantes et d'étourderies séniles à dissimuler sa fausseté, sa perfidie, paraissait, aux yeux de son frère abusé, une pauvre femme très-inconsidérée, très-désordonnée dans ses dépenses, courant à sa ruine avec un aveuglement

déplorable, mais bonne au fond, et que l'on ne pouvait s'empêcher d'affectionner tout en la blâmant.

Telle n'était plus madame San-Privato en entrant chez son fils ; la doucereuse apparence de son visage avait disparu en même temps que le fard de ses joues; les bandeaux relevés de ses cheveux teints ne cachaient plus les rides de son front; on lisait sur ses traits pâles, crispés, l'envie haineuse que lui inspiraient ceux-là dont elle venait de recevoir un accueil cordial, et qui ne soupçonnaient même pas la noirceur de cette femme frivole. Quelques mots achèveront de la peindre.

Mariée fort jeune à M. San-Privato, consul général de Naples, homme d'esprit et de plaisir, joueur, gourmet, libertin, vivant largement, insoucieux de la dépense, la sœur de M. Dumirail, bien dotée, fort jolie, pétrie de vanité, capable des plus folles extravagances de toilette, loin d'apporter la règle et une sage économie dans la maison de son mari, lutta de profusion

avec lui. Cependant la naissance d'Albert, survenue au bout de quelques années de mariage, eût dû la faire songer à assurer l'avenir de cet enfant; mais se croyant alors certaine d'hériter de son frère Louis Dumirail, résolu, disait-il, à rester garçon et à laisser sa fortune à son neveu, madame San-Privato n'ayant, grâce à cet espoir, aucune inquiétude sur le sort de son fils, ne mit nul frein à ses prodigalités. Ce désordre matériel était accompagné d'un profond désordre moral, dont, il faut le dire, M. San-Privato lui donnait l'exemple; il affichait ouvertement pour maîtresse une fille d'Opéra. Madame San-Privato devint de son côté plus que galante, et, entre autres liaisons, en contracta une assez durante avec un certain comte de Bellerive, diplomate allemand d'origine française, son père ayant émigré à Stuttgard lors de la première révolution.

Ce M. de Bellerive, chargé d'affaires à Paris, à la même époque où M. San-Privato était consul général de Naples, fut le père

d'Albert, et influença profondément l'éducation de ce jeune homme. Les nombreuses galanteries de madame de San-Privato demeurèrent toujours ignorées de son frère. Vivant au milieu des montagnes du Jura, n'ayant aucune relation à Paris, il ignorait complétement l'inconduite de sa sœur. Elle alla d'abord chaque été passer deux mois avec son fils auprès de M. Dumirail, afin de l'affectionner davantage à son neveu, qu'il regardait alors comme son héritier. Mais le tardif mariage de son frère et la naissance de Maurice brisèrent les espérances de madame San-Privato.

Cette femme sans cœur, sans mœurs, sans jugement, sans esprit, aimait cependant son fils selon qu'elle pouvait aimer. Atterrée, puis révoltée de le voir privé d'un héritage considérable, qu'elle regardait comme compensation future de ses dissipations présentes, elle ressentit une haine incurable contre sa belle-sœur et contre Maurice, que madame San-Privato, dans les emportements de sa cupidité déçue, accusait d'être

le *spoliateur* d'Albert, de même qu'elle accusait M. Dumirail d'être un frère assez *dénaturé* pour sacrifier l'avenir de son neveu à un mariage odieusement ridicule. Elle se disposait en conséquence à écrire *ab irato* à M. Dumirail une lettre foudroyante, lorsque M. de Bellerive, resté son ami après avoir été son amant, et qui portait à Albert un intérêt paternel, conseilla à cette méchante écervelée de refréner une colère impuissante et d'accepter de bonne grâce ce à quoi elle ne pouvait s'opposer; il lui dicta une épître charmante pour M. Dumirail et pour sa femme, et persuada madame San-Privato qu'elle devait précieusement ménager l'affection de son frère. Il ne dépensait pas le tiers de ses revenus, et elle pourrait s'adresser à lui en toute confiance de réussite pour obtenir, le cas échéant, des prêts d'argent, ressource qu'elle ne devait nullement dédaigner, sa situation pécuniaire pouvant un jour devenir fort gênée. « Du reste, » — ajoutait M. de Bellerive, — « rien n'empêchait madame

San-Privato de conserver, de nourrir une rancune très-légitime contre sa belle-sœur et contre son fils, de satisfaire cette animosité, si l'occasion s'en présentait ; mais elle devait, en attendant cette occasion, considérer M. Dumirail uniquement au point de vue des sommes que l'on espérait au besoin tirer de lui. »

Ces conseils furent suivis. M. et madame Dumirail ne soupçonnèrent jamais la jalousie haineuse dont était possédée à leur égard madame San-Privato; et le désordre de ses affaires empirant chaque jour, elle obtint de l'affectueuse générosité de son frère plusieurs prêts ou plutôt plusieurs dons importants. Et M. de Bellerive de dire à son ancienne maîtresse :

« — Eh bien, ma chère, avais-je tort de
» vous déconseiller une rupture ouverte
» avec votre frère? N'aurait-ce pas été tuer
» la poule aux œufs d'or? Est-ce que vous
» vous sentez engagée envers lui par l'ar-
» gent qu'il vous prête? Est-ce que vous ne
» conservez pas votre liberté d'action et

» d'aversion contre votre belle-sœur, en
» attendant de lui jouer quelque tour san-
» glant? »

L'on peut, d'après ces honnêtes conseils, juger M. de Bellerive. Il appartenait à cette vieille école de roués diplomatiques prétendus *élèves* de M. de Talleyrand, et fut l'éducateur moral d'Albert San-Privato. Cette éducation porta les fruits qu'elle devait porter.

Cela dit pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous continuons notre récit.

V

Madame San-Privato, restée seule auprès de son fils, lui dit avec une curiosité anxieuse :

— Eh bien !... que penses-tu de notre soirée ?

— Mes avis étaient bons, il fallait les suivre... vous faites fausse route, — répondit Albert d'une voix incisive et brève ; — vous manquerez votre but.

— Tu t'abuses...

— Vous manquerez votre but... Nous aurions dû venir ici modestement en diligence, affecter une extrême simplicité, nous mettre autant que possible au diapason des habitudes de ma tante Dumirail, et surtout au niveau de votre situation actuelle. Vous avez pris le parti contraire... c'est une faute.

— Mieux que toi je connais mon frère et ma belle-sœur. Il était nécessaire, afin d'obtenir ce que je désire, de leur plaire et de leur imposer à la fois; de les rendre orgueilleux de nous, de toi, surtout. Voilà pourquoi j'ai insisté à te mettre en valeur, et, si puéril que cela te semble, tes décorations ont, j'en suis certaine, produit leur effet.

— Loin de gagner la sympathie des Dumirail, vous aurez éveillé leur envie.

— Allons donc! ces gens-là sont trop bêtement heureux pour être jaloux, et mon odieuse belle-sœur, que je hais à la mort, ne...

— Renoncez donc, ma mère, dans votre intérêt même, à ces intempérances de lan-

gage. A quoi bon dire que l'on hait les gens ?

— A soulager sa haine... Tu hausses les épaules?... Tiens, ton sang-froid me fait bondir! Est-ce que mon indigne belle-sœur ne m'a pas enlevé l'affection de mon frère, qui, avant son maudit mariage, ne pensait, ne voyait que par moi, était résolu à rester garçon, à te léguer ses biens, sa fortune... qui, à cette heure, certainement, s'élève à plus de soixante mille livres de rente, car mon frère économise les deux tiers de ses revenus! Qu'est-il arrivé? Confiante dans ses promesses et n'imaginant pas qu'il se marierait à quarante ans passés, comptant sur son héritage et ainsi rassurée sur ton avenir, je n'ai pas diminué mes dépenses... exagérées, folles, j'y consens; mais je me disais : « Que m'importe, mon fils un jour sera riche! » Et je n'enragerais pas à cette pensée que ce gros butor de Maurice héritera sans doute un jour, soit de son père, soit de sa mère, de plus de quatre-vingt mille livres de rente... tandis que toi...

— Ma mère, souvent déjà je vous ai priée,

je vous prie encore de ne point vous préoccuper de ma fortune, mais de la vôtre, si l'on peut donner ce nom aux débris de votre opulence passée. Vos créanciers vous harcèlent, deviennent intraitables ; vous voici réduite à vous adresser encore à la bourse de mon oncle. Vous comptez lui emprunter cinquante mille francs... probablement il vous les refusera, trouvant fort singulier que vous veniez en voiture de poste, accompagnée de deux domestiques, lui exposer votre dénûment.

— Et moi je te répète que, si j'étais venue ici quasi comme une mendiante, je n'avais aucune chance d'obtenir de mon frère ce que j'en obtiendrai, j'en suis certaine, en lui imposant par un certain apparat.

— Mon oncle, en homme de bon sens, vous répondra que, lorsque l'on est dans la nécessité d'emprunter cinquante mille francs, l'on réduit ses dépenses au lieu de les exagérer.

— Ainsi, — reprit madame San-Privato dans son violent dépit, — ainsi vous vous

rangeriez du côté de mon frère contre moi?

— Ce que vous dites là, ma mère, est parfaitement déraisonnable.

— Oh! certes, vous êtes un prodige de raison! toujours inflexible et glacé... Notre ami, M. de Bellerive, a fait de vous un élève digne de lui!

— Notre ami, M. de Bellerive, est un esprit positif, logique et surtout pratique; il m'a, dès mon jeune âge, enseigné à aller droit au fond, au vif, au vrai des choses, sans m'arrêter aux semblants trompeurs que leur donnent nos intérêts, nos passions...

— Les passions! — reprit madame San-Privato impatientée du flegme de son fils, — oh! certes, ce ne sont pas les passions qui vous perdront, vous!

— C'est mon ferme espoir, bien que, comme un autre... plus qu'un autre, j'aie des passions fort tenaces, fort ardentes et fort mauvaises; mais, grâce à notre ami, j'ai le vouloir et le pouvoir d'étouffer toute

passion qui ne peut s'assouvir sans péril, je couve patiemment celles que j'ai la certitude de satisfaire plus tard en pleine sécurité; cela devient alors un capital, chaque jour augmenté des intérêts composés, ainsi que disent les financiers. Jamais je ne hais à la légère... et sans profit assuré... Je sais attendre... « Car la haine, — dit sagement « M. de Bellerive, — est de tous les senti« ments celui qui nous fait commettre le « plus de fautes irréparables, si l'on cède « à la chaleur de ses premiers bouillonne« ments; la haine, en un mot, est l'un de « ces mets épicés qui se confectionnent à un « feu d'enfer, mais que l'on doit manger « froids. »

— Attendre... attendre !... et si votre attente est trompée ?

— J'ai du moins conscience d'avoir agi habilement et si prudemment, que l'objet de ma haine, l'ignorant, ne triomphe point de mon impuissance à lui nuire... Je m'épargne aussi un ridicule amer : or, non par faiblesse, mais par justesse d'esprit, j'ai

horreur du ridicule, parce que dans le monde où je vis... le ridicule tue... Je ne veux point mourir de cette mort-là... je veux vivre longtemps, très-longtemps, fidèle à ce précepte de la science humaine : « Ne compte que sur toi... n'agis que pour toi, surtout ne redoute que toi... et tu n'auras rien à craindre des autres... »

Il existait un tel contraste entre la juvénile figure d'Albert et ses paroles empreintes d'une exécrable philosophie (s'il est permis d'ainsi prostituer ce mot), que madame San-Privato, qui cependant connaissait bien son fils et était elle-même d'une grande perversité, frissonna et ne put s'empêcher de dire :

— A vingt-quatre ans à peine, raisonner ainsi ! Tiens... Albert... quelquefois tu me ferais peur; j'en veux à M. de Bellerive de t'avoir élevé dans de pareils principes.

— Qu'avez-vous à me reprocher, ma mère?... — répondit Albert toujours impassible, — suis-je mauvais fils?

— Non... mais tu manques de tendresse, d'effusion.

— Effusion! tendresse!... — reprit Albert avec une ironie glaciale; — à quoi bon ces affectations de sensiblerie à tout propos, lorsque l'attachement est sincère? Est-il feint, oh! alors il est bon de l'exclamer sans cesse pour y donner créance. Mes actes, à défaut d'effusion, vous ont prouvé mon affection filiale: je pouvais, à ma majorité, vous réclamer les débris de l'héritage de mon père, je ne l'ai point fait; j'ai eu tort dans votre intérêt même; c'eût été une soixantaine de mille francs mis à l'abri de vos prodigalités: cette ressource aujourd'hui vous serait utile. Mais j'étais faible alors, j'ai craint de vous chagriner; je vous ai donc abandonné le peu qui me restait de mon patrimoine; mes appointements d'attaché payé à l'ambassade de Naples en Russie me suffisaient; et depuis j'ai continué de me suffire à moi-même. Je suis de tous points, vous le savez, ma mère, ce que vulgairement on appelle « un

garçon rangé, très-soigneux de ses petites affaires ; » aussi élégant que personne, et dépensant moins que personne. Je sais m'ingénier, conserver, ne point gaspiller. Je pousse, à l'égal de mon horreur du ridicule, ma sainte horreur des dettes... elles vous tiennent dans une dépendance abjecte, et toujours vient l'heure où les plus altiers courbent un front piteux devant leurs créanciers; en outre, c'est rarement pour soi-même que l'on s'endette. Ainsi, vous êtes tombée dans un abîme de difficultés pécuniaires inextricables; vous vous êtes obstinée par orgueil mal entendu à donner des dîners, des soirées à des gens qui ne vous offriraient point un verre d'eau et se moqueront de vous, lorsque, ainsi que je le prévois, vous serez absolument ruinée... Alors je vous prouverai de nouveau mon attachement filial, non par des effusions de tendresse hors de mes habitudes, mais par des faits, en vous mettant à l'abri du besoin, selon le devoir d'un bon fils et d'un homme qui se respecte.

— Mon Dieu ! — s'écria madame San-Pri-

vato ne pouvant s'habituer au flegme de son fils, — tes paroles devraient réjouir mon cœur, et elles le glacent!... Tiens, Albert, j'aimerais cent fois mieux te voir dissipé, joueur, céder enfin aux entraînements de la jeunesse, me bouder, me brusquer même parfois, que de te voir ainsi froid, maître de toi!...

— J'entends..., — reprit Albert avec un sourire sardonique; — vous regrettez que je n'aie pas mauvaise tête et bon cœur... comme un sous-lieutenant d'opéra-comique?

— Toujours cette impitoyable raillerie à froid!...

— Voulez-vous que je prenne au sérieux votre étrange regret? Sachez donc que si j'avais dissipé mon bien et le vôtre dans la faineantise, désormais sans carrière, sans avenir, poussé au mal par la misère, je serais peut-être devenu escroc, voleur ou pis encore!

— Albert!... ah! Albert...

— Je dis voleur ou pis encore..., — reprit

San-Privato imperturbable et jetant sur sa mère un regard dont la profondeur l'effraya. — Croyez-vous donc que je sois devenu de prime saut ce garçon rangé, ordonné que je suis, s'imposant des privations relatives? Ah! vous ignorez quelles luttes j'ai parfois encore à soutenir contre moi-même par vertu ou calcul, peu importe!... pour refréner, pour dompter des entraînements qui me jetteraient hors de la voie que je me suis tracée, voie sûre, directe, dont je ne veux pas dévier, dont je ne dévierai point, parce qu'elle me conduira au but de mes vœux, et ils sont nombreux : fortune, honneurs, plaisirs, succès couronnés de l'estime générale, estime qui donne tant de piquant, de saveur à la vie de ceux-là qui méprisent tout le monde. Mais il est tard... assez philosophé, ma mère..., — ajouta San-Privato entendant sonner la pendule. — Allons au fait... Il vous reste pour tout bien votre ferme du Berri, grevée d'hypothèques, vous êtes expropriée si vous ne payez pas quarante

mille francs à la fin du mois ; cette propriété vendue à l'encan, votre prêteur soldé, il vous restera au plus de quoi payer vos dettes ; ce sera donc votre ruine complète. Ce cas échéant, je vous assure une pension de cent louis sur les huit mille francs d'appointements dont je jouis, vous déclarant à l'avance (et vous me croirez) qu'il me sera impossible de payer un sou de vos dettes si vous en contractez de nouvelles... Maintenant, admettons que mon oncle Dumirail consente à vous prêter cinquante mille francs ; une partie de cette somme serait affectée au payement de votre créancier hypothécaire, à donner un à-compte à vos fournisseurs les plus récalcitrants, et à prolonger d'une année, peut-être, cette existence de faux luxe et de gêne qui me serait intolérable et qui vous est si chère ! Mais mon oncle ne vous prêtera point cinquante mille francs, je vous ai dit pourquoi. Vous espériez raviver la sympathie des Dumirail ; vous avez, au contraire, excité leur jalousie à mon endroit, et, malgré

mon empire sur moi-même, je vous ai suivie dans la fausse voie où vous vous engagiez.

— Que veux-tu dire ?

— Vous m'avez mis sur le chapitre de mes voyages... je ne pouvais briller qu'aux dépens de mon cousin Maurice, en blessant l'orgueil de son père et de sa mère, ce qui devait les fort mal disposer à accueillir votre demande. Aussi, n'ai-je d'abord répondu, dans votre intérêt, qu'avec une extrême réserve à votre désir de me mettre en valeur ; mais, je vous le répète, malgré mon empire sur moi-même... j'ai cédé...

— A quoi ?

— A l'influence étrange, irrésistible, des deux plus beaux yeux que j'aie vus de ma vie...

— Jeane !

— J'ai honte de moi-même, et me châtie par cet humiliant aveu.

— Je ne te comprends pas...

— Je ne suis plus un écolier en amour ; je connais le monde, j'ai une volonté ferme,

je me possède, je suis sûr de moi... je le croyais du moins... car j'ai rencontré dans ma vie des femmes bien autrement posées, bien autrement séduisantes que cette petite fille, quoiqu'elle soit, je l'avoue, ravissante, et ces belles dames ne m'ont jamais fait faire ce que je ne voulais pas faire. Or, voilà pourtant que les yeux bleus de mademoiselle Jeane... — San-Privato s'interrompit et reprit avec un accent indéfinissable : — Quel regard ! quel regard ! oh ! il y a de tout dans ces yeux-là !...

Et, pensif, contristé, il garda un moment le silence.

Madame San-Privato, très-étonnée des quelques paroles prononcées par son fils, et frappée de son silence et de l'expression singulière de sa physionomie, reprit :

— Mon cher ami, tu viens de me dire, en me parlant de ta cousine Jeane : « Quel regard elle a ! il y a de tout dans ces yeux-là ! » Qu'entends-tu par ces paroles : « il y a de tout dans ces yeux-là ? »

— Je ne saurais, ma mère, vous expli-

quer ma pensée : vous ne la comprendriez pas, — répondit San-Privato sortant de sa rêverie ; et il ajouta d'un ton de récrimination sardonique : — Toujours est-il que ce soir, à dîner, je voulais rester muet, et les yeux bleus de mademoiselle Jeane m'ont fait parler ; je voulais être terne, maussade, et les yeux bleus de mademoiselle Jeane m'ont donné l'envie, pis que cela, le besoin d'être aussi brillant qu'il m'est possible de l'être !

— Tu as été charmant, et...

— Je ne quête point de compliments, ma mère ; loin de là... je m'accuse d'une insigne maladresse, au point de vue de vos intérêts ; je m'accuse, moi qui me croyais fort, d'avoir été d'une faiblesse déplorablement ridicule, moi qui abhorre le ridicule! N'en suis-je pas venu, pendant un moment, à jalouser ce jeune taureau du Jura qui a nom Maurice!

— Taureau du Jura est d'une justesse charmante! Mais à propos de quoi ou de qui le jalouser?

— Vous me le demandez?

— Certes.

— Je vous croyais, ma mère, plus clairvoyante. Jeane et Maurice s'aiment.

— Qui te fait supposer cela?

— Il ne s'agit pas de suppositions, mais de preuves. J'ai remarqué le dépit croissant de mon cousin en voyant Jeane s'intéresser à mes récits. Il devenait pourpre d'envie et de rage, il m'a parfois lancé des regards féroces que j'avais soin de ne pas remarquer... enfin il s'en est fallu de peu qu'il n'éclatât. Quant à Jeane, la meilleure preuve de son amour pour Maurice est la répulsion visible qu'elle ressentait à mon égard.

— Toi inspirer de la répulsion!... toi, avec ta délicieuse figure, la distinction de tes manières, de ton esprit!... lorsque ce portefaix de Maurice...

— Encore une fois, ma mère, épargnez-moi ces compliments; d'ailleurs, loin de me plaindre de la répulsion que j'inspire à cette fille aux yeux bleus... dont le regard...

ah!... que de choses dans ce regard...

— Tu reviens toujours à ce regard... Jeane m'a semblé à moi... avoir un regard tout comme un autre...

— Soit! je disais donc que la répulsion que Jeane a témoignée à mon sujet, loin de me déplaire... me satisferait profondément, si j'avais la folle pensée de supplanter Maurice auprès de sa future femme.

— Tu crois donc que mon frère songe à les marier?

— Je n'en doute pas...

— S'il en est ainsi, je suis très-étonnée de t'entendre dire que, si tu pensais à supplanter ce butor de Maurice, tu serais satisfait d'inspirer à Jeane de la répulsion.

— Très-satisfait... mais je veux oublier, j'oublierai complétement Jeane et ses yeux bleus... seulement, je me souviendrai toujours avec une amère rancune que, pendant un moment, cette petite fille, dominant ma volonté, m'a fait dévier de la ligne de conduite que je m'étais tracée dans votre intérêt... Ceci, ma mère, nous ramène au

sujet de notre entretien; or, puisque involontairement je vous ai desservie... je tiendrais à réparer ma maladresse, et, dans le cas d'un premier refus de mon oncle... au sujet de ce prêt de cinquante mille francs...

— Tu espérerais triompher de ce refus?

— Peut-être... — Puis en suite d'un instant de réflexion, Albert ajouta : — Dites-moi, ma mère, avez-vous encore bien présents à la mémoire les événements qui ont causé la mort de votre frère, Ernest Dumirail?

— Sans doute... mais ce moyen de décider ton oncle à me prêter...

— Veuillez d'abord répondre à ma question.

— Eh bien, mon malheureux Ernest a été tué en duel par l'amant de sa femme, un peintre allemand.

— Nommé Wagner, ce me semble?

— Oui, Wagner.

— Il y a de cela combien de temps?

— Dix-huit ans, l'âge de Jeane, puisqu'elle est un enfant posthume.

— Quant à ma tante Ernest Dumirail,

nous l'avons perdue... à quelle époque? Précisez-la.

— Il y aura justement trois ans à la fin de ce mois; je me le rappelle d'autant mieux qu'il m'a fallu prendre le deuil de ma belle-sœur au mois de juillet, ce qui m'a outrée, parce qu'il n'y a pas de toilette possible avec le noir en cette saison-là. L'hiver, c'est différent; mais en été le deuil est intolérable à porter.

— Et voilà ce à quoi les gens qui trépassent ont, les égoïstes, l'impertinence de ne point songer! — reprit San-Privato avec sa froide ironie. — Ainsi, il y a trois ans que ma tante Ernest Dumirail est morte et que Jeane est venue s'etablir ici?

— Sans doute.

— A-t-on toujours été bien persuadé dans notre famille que Jeane... enfant posthume, remarquez ceci... enfant posthume, soit véritablement la fille de feu M. Dumirail?

— L'on a toujours cru qu'il en était ainsi.

— Avez-vous des détails précis sur ce

peintre allemand, sur ce Wagner... qui a tué en duel M. Ernest Dumirail? Cela, si je m'en souviens, se passait en Suisse?

— A Lausane, où ma belle-sœur habitait un cottage sur les bords du lac, tandis que mon frère visitait la Suisse en touriste. J'avais chargé d'une lettre pour lui M. de Bellerive; il passait à Genève pour se rendre à Turin. Il n'a pas trouvé mon frère à Lausanne; mais il a vu ma belle-sœur. Sans doute elle ne connaissait pas encore ce Wagner, car elle a parlé de son mari à M. de Bellerive avec la plus extrême affection : aussi lui aurait-il alors donné, me disait-il depuis, le bon Dieu sans confession. C'était environ trois mois avant ce malheureux duel. J'ajouterai, en parenthèse et à propos de duel, que M. de Bellerive faillit, à cette époque, se battre à Genève avec un homme fort insolent, qui a été autrefois très à la mode à Paris, et connu sous le nom du beau Delmare... Je n'ai pu que l'entrevoir dans ce temps-là, car il n'etait pas de ma société.

— C'est bien cela!... mes souvenirs ne me trompaient pas! — dit soudain San-Privato. — Ainsi M. de Bellerive à rencontré à Genève le beau Delmare à cette époque?

— A quelle époque?

— Trois mois environ avant la mort de votre frère Ernest Dumirail.

— Oui: le beau Delmare revenait alors d'Italie, et menait toujours grand train; mais déjà sans doute il touchait à sa ruine, car M. de Bellerive, repassant six semaines après par Genève, apprit la subite disparition du beau Delmare; il avait fait vendre ses voitures de voyage, renvoyé ses gens, et l'on ne savait ce qu'il était devenu...

— Mon premier soupçon était fondé, — dit San-Privato; — j'en avais la presque certitude.

— De quel soupçon parles-tu?

— Oh! ceci est grave, ma mère... très-grave..., — reprit San-Privato. — Résumons les faits et recordons-nous... Ainsi, trois mois avant le duel où est mort mon

oncle Ernest, le beau Delmare habitait Genève?

— Mais, encore une fois, quel intérêt...?

— Pour Dieu! ma mère, ne m'interrompez pas... Ceci, je vous le répète, est grave, et peut devenir pour vous d'une importance extrême! Bornez-vous donc à répondre à mes questions, et rassemblez soigneusement vos souvenirs... Ainsi, le beau Delmare habitait Genève trois mois avant le duel où mon oncle Ernest a succombé?

— Oui.

— Six semaines environ avant ce duel, M. de Bellerive, de retour à Genève, apprend que soudain le beau Delmare a disparu, renvoyant ses gens et vendant ses voitures de voyage?

— Oui.

— Maintenant, interrogez encore vos souvenirs: M. de Bellerive n'a-t-il rien appris au sujet des motifs de la brusque disparition du beau Delmare?

— Non pas... que je sache...

— N'a-t-il pas circulé, au sujet de cette disparition, quelques bruits vagues, quelques propos?

Madame San-Privato se recueillit, garda pendant un moment le silence et reprit :

— Tout ce que je me rappelle, c'est que M. de Bellerive, en me racontant cet événement, me disait qu'il avait produit une certaine sensation à Genève, où se trouvaient alors plusieurs personnes de la bonne compagnie de Paris, qui connaissaient directement ou de réputation le beau Delmare. Les uns ont cru à son suicide; d'autres le niaient... Si je ne me trompe, quelqu'un prétendait avoir rencontré, peu de temps après sa disparition, le beau Delmare... dans les environs de...

— De Lausanne ?

— Justement.

— C'est cela même; et le cottage habité par ma tante Ernest Dumirail se trouvait aussi dans les environs de Lausanne?... Ah! mes doutes me semblent maintenant bien près d'être éclaircis.

— Albert, qu'as-tu donc? — reprit madame San-Privato fort surprise. — Toi, toujours si calme, te voilà dans une agitation extraordinaire.

— C'est vrai, — reprit San-Privato. Et il se disait mentalement : — Ah! je le sens, malgré moi je cherche à entrevoir dans cette étrange révélation, si elle se confirme, bien d'autres conséquences que celle d'amener mon oncle à prêter à ma mère l'argent dont elle a besoin... Maudits yeux bleus! maudits yeux bleus! Me laisserais-je dominer à ce point?... Non, non! mille fois non!

Madame San-Privato observait son fils avec une surprise croissante, et reprit, complétement déroutée :

— Mon cher ami, tu prétends être la logique en personne... tu me reproches souvent de dévier du sujet primitif de nos entretiens : or, tu me parais mériter fort ce reproche. Il s'agissait du moyen de triompher peut-être des refus de ton oncle au sujet du prêt que je désire, et, sans rime ni raison, tu me presses de questions sur

le *beau Delmare,* probablement défunt à l'heure où nous parlons...

— Vous avez ce soir, ma mère, diné avec le beau Delmare...

— Quelle plaisanterie !

— Mon oncle ne vous a-t-il pas présenté... un M. Delmare...

— Que dis-tu?... cet étranger serait...?

— Celui qui a été autrefois le beau Delmare.

— Grand Dieu ! quelle décadence! quelle chute!... Est-il possible! J'étais à mille lieues d'une pareille découverte. Ce nom de Delmare est tellement répandu, que je ne m'imaginais pas que ce monsieur si mal vêtu pût avoir été la *fleur des pois* de son temps; cependant, sans parler de sa figure, qui a dû être fort belle, je remarquais en lui certaine distinction fort singulière chez un provincial du Jura... Du reste, je n'aime point cet homme-là... Il a été fort poli, mais seul il ne paraissait pas sous le charme pendant le récit de tes voyages; il a même souri plusieurs fois d'un air malveillant...

— Malgré sa malveillance à notre égard, c'est pourtant sur lui, ma mère, que je compte, si mes soupçons se confirment tout à fait, pour décider mon oncle, dans le cas d'un premier refus, à...

— A me prêter la somme dont j'ai besoin? — ajouta madame San-Privato avec une surprise profonde. — Est-ce là ta pensée?

— A peu près.

— Tu parles sérieusement?

— Très-sérieusement.

— Ce mystère est, pour moi, impénétrable.

— Ainsi, mes questions sur le séjour du beau Delmare à Genève ne vous ont pas mise sur la voie?

— Sur la voie... de quoi?

— Décidément, ma mère, la pénétration n'est pas votre qualité dominante, et puisque vous ne devinez rien, je garderai un secret dont vous pourriez, involontairement, si vous le connaissiez, faire un usage nuisible à vos intérêts.

— Tu me prends donc pour un enfant?

— Je crains qu'un mot imprudent, qu'un regard ne révèle malgré vous ce qui doit encore rester caché. J'ajouterai, d'ailleurs, que ce beau Delmare m'a été, non moins qu'à vous, très-antipathique, à la première vue, et j'ai ce bonheur que mes antipathies sont généralement payées de retour; cela me prouve que mon instinct est sûr. Aussi, à tout hasard, j'avais chargé Germain de faire jaser les gens de mon oncle sur ce M. Delmare: il est toujours bon d'être renseigné autant que possible à l'endroit des gens qui nous inspirent une certaine méfiance.

— Et qu'as-tu appris?

— Plusieurs circonstances qui m'ont mis sur la voie de ce que je crois être la vérité; du reste, dès demain j'éclaircirai mes doutes. Bonsoir, ma mère, il est fort tard, j'ai une longue lettre à écrire; je ne saurais remettre cette occupation à demain, car je manquerais le courrier.

— Quel empressement! Je devine, tu vas écrire à madame la marquise de Belcastel, cette ravissante jeune femme qui...

— Demain matin, avant votre lever, nous chercherons la manière la plus favorable de présenter votre demande à mon oncle, — poursuivit San-Privato sans paraître avoir entendu l'indiscrète question de sa mère, — et si mon oncle vous oppose un refus, nous aviserons... à moins que... à moins que...

— Achève.

— A moins, — pensa San-Privato, — que je n'use pour moi-même de mon secret, car ce prêt de cinquante mille francs ne saurait que retarder la ruine complète de ma mère... Ah! maudits yeux bleus! — Et il ajouta tout haut : — A moins que les circonstances ne viennent traverser un espoir qui me semble à cette heure très-fondé. Bonsoir, ma mère, — reprit Albert se levant; — demain matin nous causerons avant de voir mon oncle.

— Demain donc; mais ta conversation de ce soir, après avoir excité vivement ma curiosité, me laisse dans une pénible incer-

titude... Enfin, demain tout s'éclaircira sans doute, selon la réponse de mon frère à ma demande.

San-Privato reconduisit sa mère jusqu'à la porte de la chambre à coucher qu'elle occupait ; puis, de retour chez lui, il s'assit devant une table où était disposé ce qu'il fallait pour écrire, appuya son front dans ses deux mains, réfléchit longtemps, hésitant devant des résolutions diverses, puis, coordonnant enfin peu à peu son plan qui s'élucidait, il dit :

— C'est audacieux, mais d'un succès possible; mieux que cela, certain, si Antoinette de Hansfeld consent à me servir. Pourrais-je en douter?... Je lui dirais: « Tue! » elle tuerait... Ah ! elle est à moi comme je suis à elle... Il existe entre nos âmes tant de mystérieuses affinités que, quoi qu'il arrive, nos destinées sont à jamais liées l'une à l'autre. C'est en ce moment surtout que je me félicite d'avoir enveloppé d'un profond secret ma liaison avec Antoinette, et dérouté tous les soup-

çons en m'occupant ouvertement de madame de Belcastel.

Et prenant une plume, San-Privato ajouta :

— Écrivons à Antoinette...

Puis, il reprit en souriant amèrement :

— Vanité !... vanité !... Je me croyais fort ! je me croyais certain de ma volonté !... Ah ! nous n'avons pas de plus dangereux ennemis que nous-mêmes !... Maudits yeux bleus ! Il y a de tout dans ces yeux-là !...

VI

Charles Delmare, en quittant le Morillon, regagna sa demeure solitaire, profondément absorbé par les réflexions que lui suggérait l'arrivée de madame San-Privato et de son fils chez les Dumirail, et par les divers incidents de cette soirée de famille.

Geneviève, selon son habitude, attendait son *fieu*, assise dans la cuisine, filant sa que-

nouille à la clarté de la lampe; soudain elle prêta l'oreille du côté de la porte, et se levant :

— Voilà mon Charles, j'entends son pas... je le reconnaîtrais entre mille !...

Elle s'empressa d'aller ouvrir la porte extérieure de la maison, tenant sa lampe à la main et, la lumière éclairant en plein les traits de Charles Delmare, la nourrice s'écria :

— Ah ! mon Dieu ! comme tu as l'air triste !... il t'est donc arrivé quelque chose, mon pauvre *fieu*?

— Bonne nourrice, — répondit Charles Delmare, touché de la pénétration presque maternelle de Geneviève, — l'instinct de ton attachement est toujours sûr...

— Dame ! ce n'est pas bien malin de voir que ta figure est toute changée depuis tantôt : tu étais sorti d'ici content, presque joyeux... et tu me reviens si chagrin que ça saute aux yeux... Est-ce qu'il serait arrivé un malheur dans cette brave famille Dumirail ? est-ce que ta fille... ?

— Non, il n'est arrivé malheur ni à ma fille ni à mes amis ?...

— Ah ! tu me rassures... je respire... Mais qu'est-ce donc qui te chagrine, alors ?...

— Viens, nourrice, — répondit Charles Delmare se dirigeant vers le salon. — Tu m'aimes... tu as un grand bon sens... tu connais toutes mes pensées... en m'épanchant avec toi, il me semble que je lirai plus clairement dans mon esprit troublé par l'inquiétude...

Et soupirant :

— Ah ! mes pressentiments! mes pressentiments!... Serait-il donc vrai que notre bonheur est d'autant plus menacé qu'il nous semble plus certain !

Charles Delmare, entrant dans le salon, se jeta sur un fauteuil avec accablement, et engagea Geneviève à s'asseoir.

— Eh bien, voyons, mon fieu, — dit la nourrice, — qu'est-ce qui t'inquiète?... que s'est-il donc passé?

— La sœur et le neveu de M. Dumirail sont arrivés au Morillon.

— Je le sais bien, je les ai vus.

— Toi, nourrice? et quand donc... et où cela?...

— Après ton départ, je suis descendue au bourg pour quelques achats, pendant que la mère Arsène gardait la maison. Je passais devant l'auberge de la *Croix d'Or*, quand la voiture des parents de M. Dumirail s'est arrêtée; le postillon voulait faire souffler ses chevaux avant la grande montée; je ne suis point badaude, mais, toute vieille mère Bobie que je suis, je n'ai pu résister au plaisir de le regarder à trois ou quatre fois.

— Regarder... qui cela?

— Ce jeune homme qui est descendu de la voiture pendant que les chevaux soufflaient... Ah! mon Charles, quel joli garçon. A part toi qui, foi de nourrice! étais dans ta jeunesse ce que l'on pouvait voir au monde de plus beau, je n'ai rien vu de plus mignon, de plus gentil que ce charmant petit monsieur. — Mais, s'interrompant à un mouvement de Charles Delmare, Gene-

viève lui dit : — C'est vrai! je radote... tu me parles de tes inquiétudes, et voilà que je bavarde sur...

— Au contraire, nourrice, je tiens à l'entendre... continue... Ainsi, ce jeune homme... te paraissait charmant?

— Ma foi, oui ; j'avais vraiment, je te le répète, plaisir à le regarder... et puis il était si bien mis, presque aussi bien mis que toi... dans ton beau temps, mon Charles, et si propret, si muguet, si attifé... Il avait l'air de sortir d'une boîte... sans compter qu'il flairait bon, mais bon... comme un bouquet; quand il a passé près de moi... les curieux qui regardaient la voiture disaient aussi à qui mieux mieux : — « Est-il donc gentil? On croirait que c'est une jolie fille habillée en jeune monsieur. » — Une belle dame restait dans la voiture... le domestique a dit au postillon que ses maîtres allaient chez M. Dumirail, leur parent. Alors j'ai pensé que c'étaient sa sœur et son neveu, dont ce bon M. Maurice était venu t'annoncer l'arrivée...

— Geneviève, — reprit Charles Delmare

après un moment de silence, — lequel préfères-tu... et bien entendu, seulement sur ce qui touche l'extérieur de leur personne... lequel préfères-tu, de Maurice ou de son cousin?

— Quelle drôle de question tu me fais là, mon fieu!

— Enfin réponds... je te prie...

— Ma foi!... je ne sais quoi te répondre au juste... vu que ça m'est bien égal et que je n'ai plus mes yeux de quinze ans... mais, ma fine! quand je les avais... je crois que ce joli muguet m'aurait donné dans l'œil encore plus que notre bon M. Maurice...

— Vraiment? — reprit Charles Delmare avec une légère et involontaire amertume, — toi aussi?...

— Comment! moi aussi?

— Naturellement, les jugements diffèrent. Or, tu serais aussi de ceux-là qui préféreraient la figure, la personne d'Albert San-Privato, c'est son nom, à celle de son cousin?

— Un instant! je ne veux pas pour cela

dire que ce bon M. Maurice ne soit pas, de son côté, un superbe jeune homme ! ce qu'on appelle un très-bel et très-fort homme ! Il vous a une taille, une prestance, une poigne, une carrure, faut voir ! Mais, dame ! l'autre est si mignon !... Tiens, mon Charles, je me souviens que, quand j'étais une jeunesse et que de jolis messieurs de Paris, qui avaient des maisons de campagne aux environs de Pierrefitte, venaient à la fête de notre village pour nous voir danser, nous autres *bonnets ronds*, nous trouvions ces muscadins-là bien plus gentils et plus avenants que nos gros gars... toujours pour ce qui est du coup d'œil.

Mais, s'interrompant de nouveau, Geneviève ajouta avec un accent de récrimination contre elle-même :

— Mais, encore une fois, je bavarde, je bavarde et j'oublie... — c'est du reste la faute à ta question, — j'oublie de te demander la cause de ton chagrin, mon Charles, car j'en reviens-là, tu étais tantôt parti content, et tu me reviens quasiment

consterné, sans compter qu'en ce moment tu as l'air encore plus chagrin qu'en entrant!

— C'est vrai, parce que si j'avais pu encore douter de ce que je crains, ce doute se dissiperait devant tes paroles, devant l'impression que tu as ressentie à l'aspect d'Albert San-Privato, toi aussi, bonne vieille nourrice.

Et se parlant à lui-même, pensant pour ainsi dire tout haut, Charles Delmare poursuivit avec angoisse :

— Ah! comment douter de l'action presque irrrésistible de certains avantages extérieurs, lorsque cette action s'exerce sur des personnes de condition, de caractère et d'âge si dissemblables! Geneviève ne ressent-elle pas au premier aspect de San-Privato ce qu'a ressenti ma fille, quoiqu 'elle se soit révoltée contre cette impression involontaire?

— Qu'est-ce que tu dis là, mon Charles? — reprit vivement la nourrice, qui avait attentivement écouté son fieu penser tout haut, — ta fille?...

— Ma fille a été non moins vivement frappée que toi du séduisant extérieur d'Albert San-Privato. A son aspect, elle s'est sentie soudain troublée. Je l'observais, et, par trois fois, presque malgré elle, son regard s'est attaché sur ce jeune homme.

— Mademoiselle Jeane!

— Cependant elle aime Maurice aussi tendrement qu'elle est aimée de lui; tantôt, leurs parents, après un long entretien avec moi, ont résolu de marier ces deux enfants.

— Ah! quel bonheur! Voilà donc, comme tu le disais tantôt, l'espoir de toute ta vie réalisé, mon Charles; et tu parais triste à mourir, tandis que ce mariage devrait te rendre si joyeux!

— Ce mariage! oh! il aura lieu! sinon... misère de moi!... je frémirais d'épouvante à la seule pensée des maux... que... Mais non! non! Il s'agit du bonheur de ma fille, de Maurice, de mes meilleurs amis; j'ai l'expérience des hommes et des passions; ma volonté est ferme; je triompherai des obstacles.

— Quels obstacles? puisque ta fille et M. Maurice s'aiment et que leurs parents désirent les unir?

— Tu oublies, ma pauvre Geneviève, qu'étant jeune fille, toi et tes compagnes, vous préfériez *pour le coup d'œil* les jolis messieurs de Paris aux jeunes paysans. Ah! nourrice, les conséquences d'une première impression ne sont pas invincibles, je le sais, et j'espère les vaincre chez Jeane! Mais, hélas! je le prévois, je ne les vaincrai pas sans lutte, sans peine! Je connais ma fille mieux qu'elle ne se connaît elle-même : de là mes angoisses.

— Tes angoisses! — reprit Geneviève haussant les épaules. — Quoi! parce que ce mirliflore aura donné un brin dans l'œil de mademoiselle Jeane... te voilà tout chagrin, toi, mon Charles, qui as de l'esprit comme un livre? toi, une si bonne tête! toi qui, à bon droit, te vantes de si bien connaître ta fille? Ah çà! mais, mon fieu, il paraît que nous ne nous entendons point?

— Comment cela?

— Voyons... tu me compares... parlant par respect... tu me compares à ta fille... et tu t'autorises contre elle de l'impression, comme tu dis, que m'a faite ce muscadin?... Un instant! et puisque tu parles de mes souvenirs de jeunesse, encore une fois, entendons-nous, mon fieu! tu verras que tu as tort de t'inquiéter... Écoute-moi bien.

— Je t'écoute, bonne Geneviève.

— S'il s'agit de ce qui est du simple coup d'œil, eh bien, oui, dans mon jeune temps, un dameret bien attifé me plaisait encore plus à regarder pour un moment que nos bons gros gars du village... que mon gros Jean-Louis, par exemple, en ce qui me touche. Mais est-ce que par hasard ça m'a empêchée de l'aimer, de l'épouser, mon gros Jean-Louis, de me conduire en honnête femme, de le pleurer pour de vrai quand il a trépassé, mon pauvre homme? Et tu vas t'imaginer que ta chère fille... un ange... un trésor... parce que cet oiseau parisien lui aura un brin donné dans l'œil par rapport

à son plumage, en aimera moins, en épousera moins son brave cousin Maurice? Est-ce que ça tombe seulement sous le sens? Allons, mon Charles, il n'y a que les pères et les amoureux pour se fourrer martel en tête à propos de rien du tout. Il ferait beau voir que ta Jeane, éduquée comme elle l'a été... par les plus dignes gens du monde, sans parler de ton concours, allât s'amouracher de ce freluquet et oublier son Maurice, un cœur d'or... un superbe jeune homme qui en mangerait dix... qu'est-ce que je dis?... qui en mangerait vingt comme son gringalet de cousin! Car, Dieu me pardonne! je ne sais pas où j'avais les yeux lorsqu'il m'a paru si joli! Dà! il ne l'est point déjà tant, joli... ce petit maigriot, ça ne vous a que le souffle... c'est si chétif... Encore une fois, je ne sais vraiment plus où j'avais les yeux... Et puis, vois-tu, mon Charles, le jour baissait... sans compter qu'avec l'âge ma vue s'affaiblit... et voici pourquoi j'ai...

— Pauvre chère nourrice! tu t'efforces maintenant de me rassurer... en dénaturant

la première impression produite sur toi.

— Non, mon Charles, non, je te répète que...

— Je devine ta pensée, te dis-je : elle me touche, bonne Geneviève ; mais au lieu d'amoindrir, de se dissimuler le danger, il faut, pour le vaincre, le regarder en face ; et il y a danger pour ma fille... car non-seulement Albert San-Privato est doué d'un extérieur des plus séduisants, mais il est aussi doué d'un esprit remarquable ; sa conversation est remplie de charme et d'intérêt...

— Ah çà ! mais... c'est donc un phénix que ce petit brigand-là ! — s'écria naïvement la vieille nourrice d'un ton de récrimination courroucée ; — et si tu le juges ainsi, toi qu'il inquiète, il faut bien que ce soit vrai !

— Geneviève, je suis vieux, j'ai beaucoup vécu, je connais le monde, et jamais, entends tu bien, jamais je n'ai rencontré un homme mieux fait pour plaire qu'Albert San-Privato. Non-seulement il doit toujours plaire, mais souvent il doit captiver, dominer presque de prime abord. Enfin, ce

jeune homme n'est pas ce qu'il paraît être; non,sous la grâce attrayante de sa personne et de son langage, j'ai surpris, grâce à mon opiniâtre observation, éveillée par l'impression qu'il causait à Jeane, j'ai surpris par éclairs, dans son regard, dans son sourire, je ne sais quoi de sardonique, de faux, de pernicieux, dont j'ai été frappé, puis alarmé. Je ne pouvais m'abuser : Albert produisait un effet profond, non-seulement sur Jeane, mais sur Maurice, mais sur M. et madame Dumirail, eux cependant d'une raison si droite et si ferme.

— Qu'éprouvaient-ils donc?

— J'en jurerais... ils éprouvaient, pour la première fois de leur vie peut-être, un vague sentiment d'envie, en comparant leur fils à leur neveu...

— Est-ce possible ?

— J'en suis certain, et les conséquences de cette envie peuvent être funestes pour eux, pour Maurice, pour ma fille bien-aimée... Ah! Geneviève, Geneviève! je te

l'ai souvent dit... crois-moi, sous l'innocente candeur de Jeane, couvent des passions non moins ardentes que celles de Maurice, et dont, à cette heure, la pauvre enfant n'a pas conscience. Mais une fois éveillées, elles seront toutes-puissantes pour le mal ou pour le bien, selon le milieu où elle devra vivre un jour. Voilà pourquoi je poursuivais de tous mes vœux son mariage avec Maurice. Ainsi fixés pour jamais sans doute dans ce pays qui leur plaît, au milieu d'une famille aussi tendre que sage, et de plus en plus attachés à cette existence paisible, jusqu'à présent si conforme à leurs goûts, tous deux y trouveraient à la fois le bonheur et un sûr abri contre les orages de la vie...

— Tu désespères donc de ce mariage?

— Non! non! ah! j'en jure Dieu! — s'écria Charles Delmare avec un fiévreux emportement, — ce mariage aura lieu ; tout moyen me sera bon pour conjurer le péril qui menace ma fille... De ce péril j'ai l'instinct... j'ai le pressentiment certain...

— Hélas! mon Dieu! moi tout à l'heure si rassurée, mon Charles, moi qui te reprochais tes craintes, me voici quasi inquiète autant que toi! Maudit freluquet! il est cause de tout! On se trouvait si tranquille, si heureux avant son arrivée! Mais l'on ne se laisse pourtant point ainsi couper l'herbe sous le pied... Faut se rebiffer, mon fieu; faut faire quelque chose... Toi qui as tant d'esprit, tant de judiciaire, tant de courage, mon Charles! toi qui aimes tant la petite Jeane, ce bon M. Maurice et ses dignes parents, tu laisserais ce méchant freluquet (je dis méchant, il l'est puisqu'il te tourmente...) tu le laisserais mettre à l'envers le bonheur de tant de braves gens, sans compter le tien et le mien par-dessus le marché! Jour de Dieu! je ne suis pas encore manchotte! je lui arracherais les yeux, à ce muscadin-là... qui vient faire de la peine à mon fieu!

— Rassure-toi, Geneviève, je ne suis pas tellement brisé par l'âge et par le chagrin que je ne retrouve au besoin mon ancienne

énergie. Non, je ne laisserai pas détruire en un jour le seul espoir qui maintenant donne un but à ma vie! — Puis Charles Delmare ajouta d'un ton de regret amer : — Ah! malheur à moi! Maintenant je suis ruiné, je suis pauvre!

— Allons, mon Charles, ne pense plus à cela... tu as bien d'autres soucis, et l'argent ne pourrait...

— Que sais-je? Puis-je prévoir les événements? C'est un si puissant instrument que l'argent! Il centuple nos ressources, aplanit tant d'obstacles! Ah! nourrice, quel juste et terrible châtiment de ma dissipation, si, un jour, le bonheur, le salut de ma fille, dépendaient pour moi d'une question d'argent?

— Mon Charles, est-ce que c'est possible? Est-ce qu'elle n'est pas chez de bons parents?

— Oui, mais l'avenir... l'avenir, qui peut le prévoir? — Et après un moment de réflexion, Charles Delmare reprit : — Ce sont là d'impuissants remords... Avant

tout, je dois songer à conjurer le mal que je redoute... à combattre la dangereuse influence que peut avoir sur l'avenir de ceux que j'aime la présence de ce jeune San-Privato.

— Mais que faire, mon Charles... que faire ?

— Des projets confus se heurtent dans mon esprit bourrelé d'inquietudes, et je ne puis m'arrêter à aucun.

— Mon Charles ! — dit soudain Geneviève en se frappant le front, — une idée qui me revient à propos, du temps où j'étais une jeunesse !

— Quelle idée, nourrice ?

— Dame !... vois-tu... c'est tout à la bonne franquette, comme au village.

— Voyons...

— Dis-moi, c'est la présence de ce freluquet qui cause tout ce tintoin chez nos braves voisins, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Or, m'est avis que si demain matin le mirliflore s'en allait dare-dare, aussi vite

qu'il est venu, et surtout s'il ne revenait plus, ça serait un fier débarras, hein! mon Charles?

— Certes, puisque sa présence prolongée chez nos amis est mon seul souci.

— Eh bien, mon fieu, il faut faire filer le gringalet, ce n'est pas plus malin que ça.

— Et par quel moyen?

— Voilà le moyen. — Figure-toi que quand j'étais une jeunesse, le propriétaire du château de Pierrefitte avait pour fils l'un de ces muscadins parisiens qui venaient aux fêtes du village nous voir danser, souvent même faire les gentils avec nous; j'étais alors la promise de mon gros Jean-Louis; je l'aimais de tout mon cœur, ce qui ne m'empêchait pas de regarder avec plaisir, et tant seulement pour le coup d'œil, le gentil Parisien, quand il venait à la danse le dimanche, et d'écouter ces babioles qui flattent toujours une jeune fille : ça m'amusait, mais ça endêvait Jean-Louis; aussi, un dimanche soir, après la danse, pendant

laquelle le muscadin m'avait fait cadeau d'un superbe mirliton tout doré, tout enrubané, que Jean-Louis m'avait ensuite demandé et que je lui avais donné de bon cœur, voilà qu'il suit le Parisien à pas de loup, le rattrape dans un chemin creux et lui dit : — Vous êtes bien gentil, mais si vous » vous avisez de venir encore folichonner » aux alentours de Geneviève et de la gra- » tifier de flûtes à l'oignon comme celle-là... » je vous les ferai avaler vos mirlitons... en- » tendez-vous? sans compter que je vous » flanquerai une fameuse raclée... » — Le muscadin n'a plus remis les pieds à la danse, et nous deux Jean-Louis nous avons fièrement ri ! Voilà mon idée de jeunesse, mon Charles ; ça peut te servir... Tu es courageux comme un lion... tu tires l'épée comme un César... Eh bien, moi, à ta place, je dirais demain matin à mon freluquet, entre quatre-z-yeux : « Vous me déplaisez ici... Faites-moi le plaisir de filer et de ne plus revenir, ou sinon !... » Et voilà... Or, il filera, mon fieu... sois-en

sûr... il filera, et tu en seras pour jamais débarrassé.

— Ma bonne Geneviève, les moyens violents sont les derniers auxquels il faut recourir; et d'ailleurs, pour mille raisons, un duel heureux ou malheureux ne pourrait avoir, dans les circonstances présentes, que de funestes résultats.

— A la bonne heure; ce que j'en disais, tu comprends... c'était pour le bien de la chose. Mais alors que faire? — reprit la nourrice, soupirant et de nouveau s'attristant: — que faire, mon Charles?

— Je l'ignore encore..., — répondit Charles Delmare pensif et sombre. — Je vais réfléchir... chercher les moyens de... ou plutôt, — reprit-il avec accablement, — je vais d'abord tâcher de dormir un peu... je suis brisé... j'ai la tête en feu... le sommeil, si je puis le trouver, me calmera... et, à mon réveil, mon esprit reposé sera plus lucide... Bonsoir, bonne Geneviève..., — ajouta Charles Delmare en tendant affectueusement la main à sa nourrice. — Cet

entretien avec toi m'a soulagé... Il est si bon de pouvoir épancher son cœur dans un cœur fidèle et dévoué !

— Mon Charles, — reprit Geneviève d'une voix profondément émue et conservant entre les siennes la main que son *fieu* lui avait tendue, — à défaut de ta pauvre mère morte en te mettant au jour, à défaut de ton brave père qui t'aimait tant, je suis peut-être la personne qui te chérit le plus au monde ; tu es quasi mon enfant, je suis quasi ta mère, puisque je t'ai nourri. — Et la digne femme ajouta timidement, les yeux pleins de pleurs : — Il y a bien longtemps que je ne t'ai embrassé, mon Charles. Il me semble qu'en ce jour de grand chagrin, ça nous porterait bonheur à tous deux, si tu me permettais de...

— Viens, viens, bonne mère, — dit Charles Delmare attendri et tendant les bras à sa nourrice, — je souffrais, j'avais le cœur gros de larmes ; merci à toi, bonne mère !

Charles Delmare, ne contenant plus les pleurs qui l'oppressaient, embrassa avec une

effusion filiale sa vieille nourrice, et bientôt s'en alla chercher dans le sommeil l'oubli éphémère de ses cruelles appréhensions.

VIII

Lorsque, par une belle matinée d'été qui promettait un jour splendide, Charles Delmare arriva au Morillon, il aperçut de loin, sur la terrasse, Jeane occupée à surveiller les apprêts d'une collation matinale servie à l'ombre d'une tonnelle, cabinet de verdure impénétrable aux rayons du soleil et situé à l'extrémité d'une épaisse charmille, prolongée depuis cet endroit jusqu'au rez-

de-chaussée de la maison d'habitation, et destinée à abriter la terrasse contre la bise du nord.

Charles Delmare, ayant vu s'éloigner les servantes, à qui Jeane venait de donner sans doute ses ordres, et celle-ci demeurer seule sous la tonnelle, s'en rapprocha précipitamment, rendant grâce au hasard qui lui ménageait en ces graves conjonctures quelques moments d'entretien tête à tête avec sa fille. A peine fut-il près d'elle, que, d'un regard rapide, furtif, plein d'angoisse, il tâcha de lire sur sa physionomie les traces des impressions qu'elle avait ressenties le jour précédent; mais, quoique légèrement pâlis par l'action de sentiments si divers, les traits de la jeune fille étaient alors empreints d'allégresse et de sérénité; aussi salua-t-elle Delmare de cette joyeuse exclamation :

— Quel bonheur !... cher maître, vous voilà ! vous voilà !

— Vous paraissez ce matin bien joyeuse, chère mademoiselle Jeane, — dit Charles

Delmare dominant son émotion. — De votre joie je devine la cause... le temps est magnifique et favorise notre partie de montagne.

— Telle n'est pas la cause de ma joie... cher maître.

— Vraiment; et cette cause quelle est-elle donc?

— Il s'agit d'un secret...

— Un secret!

— Oui... mais il ne m'appartient pas à moi seule... ma tante, mon oncle et Maurice le savent aussi et sont les seuls qui le doivent savoir.

— Eh bien, je l'avoue, je leur envie la connaissance de ce secret qui vous rend si heureuse.

— L'envie est un mauvais sentiment, cher maître, je veux vous l'épargner...

— C'est généreux, mais...

— Oh! ne craignez rien... je ne commettrai en cela aucune indiscrétion.

— Cependant il s'agit, dites-vous, d'un secret.

— Certes, mais peut-il exister un secret pour vous... pour vous que moi et Maurice aimons tant! pour vous, enfin, le meilleur ami de mon oncle et de ma tante?... Aussi m'ont-ils autorisée à tout vous dire... Vous ne devinez pas?...

— De grâce, prenez en pitié mon impatience!

— Maurice et moi, nous nous marions bientôt... — répondit Jeane avec l'accent d'un allégement indicible, comme si en ce moment encore elle avait conscience d'échapper par ce mariage à un danger imminent, et elle ajouta : —Le père et la mère de Maurice ont consenti à nous fiancer hier soir, après votre départ.

— Que dites-vous?... il serait vrai! — s'écria Charles Delmare ravi d'apprendre la soudaine résolution de M. et de madame Dumirail; résolution qui, selon lui, et dans les circonstances actuelles, était de la plus grande importance et calmait en partie les anxiétés dont il souffrait la veille. Aussi, dans l'expansion de sa joie, cédant à la

force d'attraction qui, en ce moment presque solennel, le poussait vers sa fille, il la serra dans ses bras et la baisa au front, en s'écriant d'une voix entrecoupée de larmes :

— Oh! maintenant, je ne crains plus rien pour votre avenir... chère... enfant bien-aimée!

Ces derniers mots : *chère enfant bien-aimée!...* un père seul pouvait les accentuer comme Charles Delmare les accentua ; aussi l'expression de sa voix, son regard noyé de pleurs attendrirent tellement Jeane, que loin d'être surprise ou embarrassée de la familiarité qu'il venait de se permettre en la baisant au front et en la serrant dans ses bras, la jeune fille, cédant peut-être à l'attraction mystérieuse de la nature, prit les mains de SON PÈRE entre les siennes avec un mélange d'affection et de respect, et, les yeux humides, lui dit :

— Je savais combien vous étiez affectionné à Maurice et à moi... je savais quelle part vous prendriez à notre bonheur... mais vos larmes, votre émotion, me di-

sent que ce n'est pas une amitié ordinaire que vous ressentez pour nous, M. Delmare...

Puis, s'interrompant, Jeane reprit ingénument :

— Mon Dieu! qu'est-ce donc que j'éprouve? Votre joie devrait augmenter ma felicité; cependant elle l'attriste... non... elle ne l'attriste pas... elle la rend plus sérieuse... Je n'ai plus rien à désirer, maintenant... pourquoi donc me semble-t-il que quelque chose me manque, depuis que tout à l'heure vous m'avez, avec tant de bonté, appelée votre enfant!

— Ce qui vous manque sans doute, c'est la présence de votre mère!.... en ce jour si heureux pour vous, chère enfant! — hasarda de dire d'une voix tremblante Charles Delmare, éprouvant un charme mélancolique à s'entretenir, pour la première fois, d'Emmeline avec sa fille... l'enfant de leur amour. — Hélas! — ajouta-t-il, rien ne peut remplacer la tendresse d'une mère!

— Oui, c'est surtout aujourd'hui qu'elle

me manque, je le sens plus vivement que jamais. Enfin, je ne sais pourquoi l'accent de votre voix, tout à l'heure si émue, m'a rappelé son accent à elle, lorsqu'elle me disait : Mon enfant !...

Et, pensive, Jeane reprit en soupirant :

— Ah ! si vous aviez connu ma mère, M. Delmare... combien vous l'auriez aimée !...

Ces mots si simples firent tressaillir Charles Delmare et soudain évoquèrent dans sa mémoire toutes les phases du dernier amour de sa jeunesse.

Amour plein d'enivrements, de souffrances, de remords désespérés... passé si cher et si douloureux à son cœur !

Amour d'abord coupable, puis épuré, régénéré par la paternité qui le transformait en la plus sainte des passions personnifiée dans sa fille idolâtrée. Mais il devait lui cacher à elle-même cette idolâtrie sous les dehors d'une affection pâle et froide auprès de celle qu'il ressentait.

Le vœu incessant de Charles Delmare,

plus encore, *son devoir de père*, ce devoir sacré que la loi lui défendait d'exercer, ce devoir sacré qu'il ne pouvait invoquer même auprès de sa fille qu'en déshonorant la mémoire d'une mère qu'elle adorait et vénérait, ce devoir, enfin, lui commandait de veiller incessamment sur Jeane, d'entourer de la sollicitude la plus tutélaire, la plus éclairée, chacun des pas qu'elle ferait un jour dans l'épineuse carrière de sa vie de femme, d'être en un mot son ange gardien.

Et Charles Delmare voyait la destinée de son enfant confiée à des mains étrangères, dignes et pures sans doute, mais qui un jour pouvaient errer ou défaillir sans qu'il eût le droit de se plaindre ou d'intervenir.

Enfin, s'il était instruit du prochain mariage de Jeane, il devait uniquement à la bénévole confiance de ses amis la connaissance de ce fait d'une si haute importance dans les circonstances présentes. Ce fait seul pouvait rassurer pleinement Charles Delmare sur ce qu'il redoutait des conséquences de la première entrevue de San-Privato et de Jeane.

Cependant, après la soudaine révélation de ces projets de mariage, qui dissipèrent d'abord ses appréhensions, Charles Delmare, réfléchissant bientôt à l'inexorable logique des sentiments, observa plus attentivement encore la physionomie de sa fille : elle lui parut souriante, remplie de confiance, de sérénité; rien ne trahissait sur ses traits enchanteurs l'ombre même d'une arrière pensée. Pourtant, et un père seul pouvait concevoir une pareille crainte, pourtant il lui sembla peu convenable que Jeane se fût sitôt soustraite à l'influence de ses impressions de la veille au sujet de son cousin, impressions trop vives, trop diverses, pour être si vite, si absolument oubliées ou dominées.

Un invincible pressentiment disait à Charles Delmare que le calme régnait seulement à la surface de l'âme de sa fille; non qu'elle dissimulât ses pensées, car ce calme, elle devait en ce moment l'éprouver réellement, surtout en comparant son trouble, sa nerveuse agitation de la veille, à la sécurité

qu'elle puisait dans la certitude d'être bientôt la femme de Maurice; mais, pensait Charles Delmare, un lac aussi redevient calme et limpide après l'orage... pourtant il suffit d'un nuage, d'un souffle de vent pour obscurcir l'azur de ses ondes et les agiter, les troubler de nouveau dans leurs dernières profondeurs.

. . . .

Delmare, absorbé par ces pensées, de même que Jeane l'était par le souvenir de sa mère, garda, ainsi que la jeune fille, un silence de quelques instants; et dans leur porfonde préoccupation, ni l'un ni l'autre ne remarquèrent un bruit provenant du dehors de la tonnelle de charmille, dont le feuillage épais et touffu formait un abri impénétrable aux regards... Ce bruit, presque imperceptible d'ailleurs et causé par le léger craquement de quelques grains de sable sous un pied qui effleurait le sol avec une extrême précaution, s'était déjà fait entendre sans être davantage remarqué de Jeane et de Charles Delmare, alors que celui-ci, cédant

à un entraînement involontaire, avait baisé sa fille au front en l'appelant *son enfant bien-aimée* avec un accent qui ne pouvait sortir que des entrailles paternelles.

Mais, nous le répétons, Charles Delmare et sa fille étaient alors trop émus pour remarquer ce bruit, d'ailleurs presque insensible.

IX

La silencieuse préoccupation de Jeane et de Charles Delmare dura quelques secondes à peine. Il sentit bientôt la dangereuse imprudence de son entraînement paternel; quelqu'un pouvait, d'un moment à l'autre, entrer dans la tonnelle et s'étonner de la vive émotion qu'il éprouvait, ainsi que Jeane, de qui les yeux s'étaient remplis de larmes au souvenir de sa mère; il raffermit

donc sa voix, et, renouant la conversation, il répondit aux derniers mots de la jeune fille d'un ton presque formaliste :

— Je n'en doute pas, si j'avais eu l'honneur de connaître madame votre mère, elle aurait été appréciée par moi ainsi qu'elle méritait de l'être, car je me plais à croire que vous avez hérité de ses qualités, chère mademoiselle Jeane.

Cet accent cérémonieux, presque froid, succédant sans transition à la chaleureuse expansion des récentes paroles de Charles Delmare, frappa Jeane; elle regarda son père avec une surprise chagrine, et elle demanda timidement :

— Est-ce que vous êtes fâché contre moi?

— Nullement... mais qui peut vous donner cette pensée, chère mademoiselle Jeane?

— Voici encore que vous m'appelez cérémonieusement mademoiselle Jeane, tandis que tout à l'heure vous me disiez « ma chère enfant, » et cela d'une voix si bonne, si tendre, que les larmes me sont venues

aux yeux... Mes paroles vous semblent étranges, n'est-ce pas? Comment vous les expliquer?... Tenez... mon oncle Dumirail m'appelle toujours affectueusement sa chère enfant, et cependant je ne ressens pas ce que j'ai éprouvé tout à l'heure lorsque vous m'avez nommée ainsi. C'était une impression triste et douce à la fois. Puis, je vous l'ai dit, le souvenir de ma mère m'est soudain revenu plus présent, plus vif que jamais. Pourquoi donc maintenant votre accent est-il si froid?

— Je vous l'avoue... en apprenant votre mariage avec Maurice... mariage qui assure votre bonheur à tous deux... comble les désirs de vos parents, et mes vœux à moi, en raison de l'amitié qui m'attache à votre famille... je vous l'avoue, dis-je, — reprit Charles Delmare en souriant, — j'ai cédé à un mouvement de joie si vif, que j'ai traité un peu trop en petite fille une grande demoiselle comme vous, mademoiselle Jeane; je vous ai, ma foi! tout bonnement embrassée, ainsi que je l'aurais fait le jour de

votre fête, ou au jour de l'an; et de plus, comme je serai bientôt d'âge à être votre grand-père, je vous ai sans façon appelée « ma chère enfant... » Mais ces familiarités-là ne sauraient persister entre une jeune élève et son vénérable professeur de dessin, — ajouta gaiement Charles Delmare; — car enfin, parce que vous serez bientôt madame Maurice Dumirail, vous oubliez, ce me semble, un peu vite, mademoiselle Jeane... que j'ai été... que je suis et serai encore longtemps, je l'espère, votre professeur. En cette qualité, j'ai droit à vos respects, s'il vous plait ; aussi je tiens beaucoup à ce titre, à la fois déférent et affectueux de *cher maître*.. que vous m'octroyez de si bonne grâce.

— Qu'il en soit ainsi! — répondit Jeane avec un doux sourire; — mais, je vous en avertis, cher maître... lorsque je serai *madame Maurice,* lui et moi nous saurons vous obliger à nous appeler vos chers enfants...

— En ce cas, chère demoiselle Jeane... et

seul contre vous deux, il me faudra me résigner... à subir vos volontés... Mais dites-moi, et redevenons sérieux... vos chers parents m'avaient fait part de leurs vues au sujet de votre mariage avec Maurice... sans rien décider d'ailleurs, quant à l'époque de ce mariage... quel motif les a donc conduits à hâter leur décision ?

— La demande qu'hier soir Maurice et moi leur avons faite...

— Quoi... hier soir?

— Maurice et moi sommes allés dire à mon oncle et à ma tante que nous nous aimions et les prier de nous marier.

— Et de cette démarche qui a pris l'initiative?

— Maurice.

— Quelle circonstance a donc précipité sa demande?

— Il a cédé à la même crainte que moi.

— Quelle crainte?

— Vous allez, cher maître, vous moquer de vos élèves..., — répondit Jeane avec un sourire un peu forcé ; puis, pensive, elle

garda un moment le silence, tandis que Charles Delmare l'observait, appelant à son aide toute sa pénétration. Pour lui le moment était venu d'éclaircir ses derniers doutes au sujet du calme, réel et durable, ou apparent et momentané, dont Jeane semblait jouir; aussi remarqua-t-il, non sans inquiétude, qu'un léger nuage obscurcissait le front de la jeune fille jusqu'alors serein, et qu'une nuance d'amertume se mêlait au sourire contraint dont elle accompagna ces mots. « Vous allez, cher maître, vous moquer de vos élèves... » Après quoi elle garda un silence de quelques secondes.

Ce silence, Charles Delmare le rompit, affectant un enjouement contraire à sa pensée secrète.

— Je vais, dites-vous, chère demoiselle Jeane, me moquer de mes élèves? Oh! oh! je suis en effet fort capable de cette énormité-là, mais il faut au moins que mes chers élèves donnent un texte à ma moquerie, — ajouta Charles Delmare observant sa fille, de qui le front ne se déridait pas. — Vous venez de

me dire qu'en précipitant sa demande de mariage auprès de ses parents, Maurice cédait à la même crainte que vous, et que cette crainte devait exciter mes moqueries. Or, quelle était cette crainte?

— Une crainte absurde, — répondit Jeane rougissant et s'efforçant de nouveau de sourire ; puis, sa voix trahissant un imperceptible frissonnement, elle ajouta : — Il nous semblait qu'un danger nous menaçait.

— Un danger!

— Mes paroles vous semblent incompréhensibles, cher maître?

— Non, mais...

— Que voulez-vous! — reprit Jeane avec une sorte d'abattement, — il est naturel que vous ne compreniez pas ce qui me semble encore, ou plutôt ce qui nous semblait inexplicable, à Maurice et à moi. En un mot, — ajouta Jeane d'un accent presque précipité, comme si elle avait hâte d'achever cet aveu, — depuis l'arrivée de ma tante San-Privato et de son fils, et surtout depuis la

soirée d'hier, Maurice et moi nous avions tous deux le cœur attristé, serré, sans savoir pourquoi, — ajouta vivement Jeane, — oh! sans savoir pourquoi! en un mot, voyez l'absurdité de notre crainte, il nous semblait avoir conscience d'un danger prochain. Quelle folie!

Jeane, en prononçant ce dernier mot, ne put réprimer un tressaillement significatif; elle dissimulait sa pensée. Ce qu'elle taxait de folie n'était pas, à ses yeux, si fou qu'elle voulait bien le dire, et malgré son apparente sécurité à l'endroit de ce danger, il était évident qu'elle le redoutait encore.

— Oh! mes pressentiments! — pensa Delmare, — d'où veniez-vous, mystérieux instincts qui rarement nous trompent?... Le calme n'est qu'à la surface de l'âme de ma fille! elle me cache son secret, elle n'a aucune raison de me le confier... Que suis-je à ses yeux? un étranger!... — Puis Delmare répéta tout haut : — Cette crainte chimérique... cette crainte folle... ainsi que vous le dites si bien, chère mademoiselle Jeane, a,

je l'espère, complétement disparu, maintenant que Maurice et vous êtes certains d'être bientôt unis?

— Oh! oui!.. autant nos cœurs étaient hier attristés, serrés, navrés d'appréhensions, autant ils sont aujourd'hui satisfaits, épanouis, rassurés! Peut-il en être autrement? qu'avons-nous à craindre maintenant? Rien! rien! nous ne sommes plus des enfants! nous n'avons pas peur des fantômes! — reprit Jeane avec une sorte de volubilité fiévreuse et semblant vouloir *s'étourdir* et échapper à l'obsession d'une pensée qui, intérieurement, la dominait malgré elle. — Ah! cher maître, quel bonheur sera le nôtre!... Je l'aime tant, mon beau Maurice!... cette âme d'ange, ce cœur d'or, ce frère chéri!... — Et, entraînée par une force plus puissante que sa volonté, Jeane ajouta : — N'est-ce pas, cher maître, que Maurice est *aussi beau* que son cousin Albert?

X

Ces mots de Jeane : « *N'est-ce pas que Maurice est aussi beau que son cousin Albert?* » ces mots de Jeane, très-insignifiants en apparence, et ingénument adressés à Charles Delmare, auraient, dans les circonstances présentes, été pour lui une révélation complète, si durant l'entretien il n'eût déjà commencé de lire dans l'âme de sa fille. Cependant, cette question, nous le répétons,

très-insignifiante en apparence, devenait en ce moment à ses yeux d'une telle gravité, qu'il en fut atterré.

Évidemment, malgré la sincérité de son amour pour Maurice, malgré son ferme dessein de l'épouser, malgré sa certitude de trouver le bonheur dans ce mariage, enfin, malgré la sincérité de sa révolte contre la persistance des sensations mauvaises éveillées en elle par San-Privato, Jeane ne pouvait s'empêcher de le comparer intérieurement à son fiancé, ainsi que le prouvait la question adressée à Charles Delmare.

Or, cette question, en pareille circonstance, le devait, à bon droit, profondément alarmer; aussi, afin de conjurer ce nouveau péril, tantôt il songeait à employer contre San-Privato l'arme du ridicule, n'ignorant pas cependant que si cette arme s'émoussait contre celui qu'elle frappait, il n'en devenait que plus à craindre. Et d'ailleurs, la personne de San-Privato semblait, par son charme, défier les atteintes du ridicule: ne valait-il pas mieux, au lieu de nier

l'évidence, la reconnaître, l'affirmer. Mais cette affirmation, appuyée de l'autorité de la parole de Charles Delmare en qui Jeane avait une confiance extrême, offrait d'autres dangers; il résolut donc de subordonner sa réponse à la question de sa fille aux observations qu'il allait faire durant la suite de l'entretien, et il reprit :

— Vous me demandez, chère mademoiselle Jeane, si Maurice *est aussi beau* que son cousin Albert; en d'autres termes, si, à mon avis, les avantages extérieurs de l'un et de l'autre se balancent?

— Oui.

— Mais, vous-même, que pensez-vous à ce sujet?

— Je ne saurais être bon juge, — reprit Jeane s'efforçant de sourire, — la partialite peut m'aveugler.

— En faveur de qui... la partialité vous aveuglerait-elle?

— Est-il donc si difficile de le deviner, cher maitre?

— Non. Mais moi, qui suis complétement

désintéressé dans la question, je vous déclare, — reprit Charles Delmare pesant chacune de ses paroles et examinant attentivement la physionomie de Jeane, — je vous déclare que, selon moi, M. San-Privato est un charmant jeune homme... de la tournure la plus distinguée... d'une figure ravissante... et dont l'attrait me semble irrésistible...

— Vraiment... vous trouvez... aussi... que...?

Jeane oppressée n'acheva pas; elle parut et elle était en effet tourmentée des louanges accordées par Charles Delmare à San-Privato... contradiction en apparence incompréhensible, et cependant explicable, si l'on réfléchit aux secrètes perplexités de la jeune fille. Tendrement affectionnée à Maurice, elle luttait sincèrement, vaillamment, contre la ténacité d'une impression moins morale que physique, qu'elle ne pouvait encore vaincre, cherchant, si cela se peut dire, à se renforcer du jugement d'autrui contre son jugement à elle-même, qu'elle croyait égaré.

Charles Delmare, ainsi qu'il l'avait pressenti, reconnut le danger de son affirmation au sujet du charme de la personne de San-Privato, et par une transition adroitement ménagée, il poursuivit ainsi, avec un accent d'ironie qui, d'abord imperceptible, alla toujours *crescendo*.

— Oui, sans doute, je trouve que M. San-Privato offre l'assemblage des dons les plus rares dont la nature se soit plu à combler l'un de ses plus chers favoris; enfin, M. San-Privato, toujours selon mon humble jugement, est ce que l'on peut voir... que dis-je?... ce que l'on peut contempler au monde de plus précieux, de plus miraculeux, de plus merveilleux... de plus prodigieux .. de plus...

— Allons... maître... vous raillez, — reprit Jeane sans cacher une sorte d'allégement, — et voyez ma crédulité!... j'avais pris d'abord vos paroles au sérieux...

— Vraiment! Est-ce possible?

— D'où vient votre surprise?

— Vous aviez pris mes paroles au sérieux!

— Sans doute...

— Ah ! mademoiselle Jeane... mademoiselle Jeane... je vous croyais plus clairvoyante. Quoi !... vous me demandez si je trouve Maurice *aussi beau* que son cousin Albert, et vous voulez que je vous réponde sérieusement à une pareille question !

— Pourquoi non ?

— Comment, mademoiselle, — reprit Charles Delmare avec un accent de récrimination comique, — comment ! depuis bientôt trois ans, je vous fais dessiner, d'après l'antique, la tête du *Gladiateur*, la tête du *Discobole*, la tête du *Bacchus indien*, et, d'après Michel-Ange, la tête du *Penseroso*, du *Lutteur*, et Dieu sait combien d'autres têtes, où l'expression de la force s'unit à la grâce ; la force et la grâce... type souverain de la beauté idéale !... et après tant de feuilles de papier crayonnées, tant d'estompes usées, j'ai l'horrible douleur de reconnaître la stérilité de mes leçons ! Fi... fi !... mademoiselle !

— Bon Dieu ! cher maître, d'où vous vient cette furieuse colère ? — reprit Jeane sou-

riant. — Où voyez vous donc que j'aie si mal profité de vos leçons?

— Vous me le demandez?

— Mais oui, certainement.

— Avec quelle audacieuse assurance elle me répond : «*Mais, oui certainement,* » cette élève indigne de manier désormais l'estompe et le fusain! Quoi! mademoiselle, je vous ai appris, hélas! je le croyais du moins... à admirer le beau dans l'art, et, abomination de la désolation! je vous entends me demander sérieusement : « N'est-ce pas, cher maître, que Maurice est aussi beau que mon cousin Albert? .. » Comme si une pareille question pouvait être seulement posée...

— Si j'ai péché, — reprit Jeane, cédant de plus en plus à l'influence de la gaieté factice de Charles Delmare, — absolvez-moi, cher maître!

— Jamais!!! Votre énormité contre le goût est impardonnable!

— Mais enfin...

— Mais enfin, mademoiselle, à moins

d'être aveugle ou complètement dépourvu de goût artistique, l'on ne compare que des objets d'une valeur à peu près égale. Or, je vous demande un peu s'il est possible de comparer la beauté de Maurice, digne... — il est absent, je puis convenir de ceci entre nous, et nous parlons d'ailleurs absolument au point de vue de l'art, — comparer, dis-je la beauté de Maurice, beauté digne de la statuaire antique par la noblesse de ses lignes, par son caractère de douceur virile, rare assemblage d'énergie et de grâce dans les traits, de souplesse, d'élégance et de force dans la stature ; comparer, dis-je, toujours au point de vue de l'art, ce fier, beau et hardi jeune homme, à qui, ou plutôt *à quoi,* car en vérité, mademoiselle, sans médire de *ce que* vous appelez votre cousin Albert... je dis *ce que,* parce que *cela* n'offre aucun caractère distinctif, c'est quelque chose de singulièrement indéterminé, ou, si vous préférez, de parfaitement ambigu, que monsieur votre cousin... Vous riez ?

— Je ne vous croyais pas, cher maitre, un peintre de portraits si malin.

— Je ne plaisante pas, mademoiselle. Et afin de compléter la leçon, j'achèverai, s'il vous plait, toujours au point de vue de l'art, la difficile et mystérieuse étude de *ce que* vous appelez votre cousin Albert. D'honneur ! je cherche à deviner ce que peut être cette petite créature joliette et fluette, nette et proprette, pâlotte et maigrotte : est-ce un homme ? Il se pourrait, car il porte les vêtements masculins et parle au masculin de ses voyages, qu'il récite aussi couramment que s'il savait par cœur tous les guides des voyageurs des deux mondes. Mais non, ce n'est pas un homme ! cette petite créature n'a rien de viril, de résolu dans son apparence. C'est donc une femme ? Il se pourrait, car elle a l'afféterie mignarde d'une vieille coquette ; elle minaude, elle roucoule en énumérant les têtes couronnées *qui lui ont fait l'honneur* de la trouver tout simplement adorable. Mais non, non, ce n'est pas une femme ! elle n'a rien de

'attrait, de la séduction de la femme. Qu'est-ce donc que cet être ambigu? La sécheresse, l'ironie percent à chaque instant sous la grâce fardée de son langage: récits étudiés, impromptus médités, vives saillies préparées à l'avance, et autres soudaines improvisations de la veille ou de l'avant-veille, voilà son bagage. Comment! vous riez encore, mademoiselle, — ajouta Charles Delmare en s'interrompant, voyant Jeane céder à l'hilarité que lui causait le portrait satirique d'Albert San-Privato ; — vous riez encore, mademoiselle? Rien de plus sérieux cependant que ce voyage de ma pensée à la recherche de ce que peut être moralement et physiquement cette créature, qui ne ressemble ni à un homme ni à une femme. Je rends d'ailleurs un juste hommage aux belles qualités de franchise, de sincérité qui doivent particulièrement décorer un apprenti diplomate, sans parler de ce luxe de decorations dont sa complaisante modestie s'enrubane, se harnache pour assister à un diner de famille. Touchante attention! Cet

aimable neveu prétend assurément honorer ainsi ses pauvres provinciaux de parents, dans sa triomphante petite personne. Eh quoi! encore des rires, mademoiselle? — reprit Charles Delmare, car sa fille ne put retenir un nouvel éclat de rire un peu nerveux, dont le retentissement couvrit un léger bruit qui se fit entendre de nouveau de la tonnelle, et annonçait la présence d'un personnage que l'épaisseur de la charmille rendait absolument invisible aux yeux de Jeane et de Charles Delmare. Il est vraiment impossible, mademoiselle mon élève, de causer sérieusement avec vous.

— A qui la faute, cher maître? Vous conservez un flegme impassible en disant les choses du monde les plus plaisantes... aussi, je crains fort maintenant de ne pouvoir plus regarder sans envie de rire ce malheureux et surtout *indéterminé* cousin, dont vous venez de tracer un si malin portrait... — Mais s'interrompant et s'écoutant, pour ainsi dire, penser, Jeane, redevenue sérieuse, reprit : — Quelle chose étrange cependant !

— Achevez, de grâce...

— Comment comprendre qu'une même personne nous puisse causer en si peu de temps des impressions tellement différentes ?

— Cette personne de qui vous parlez, — reprit Charles Delmare redevenu sérieux, — est sans doute votre cousin San-Privato?

— Oui... et je vous l'avoue, cher maître, son premier abord... m'avait...

— Charmée?

— Charmée... serait trop dire... et pourtant... — Jeane s'interrompit, rougit, baissa les yeux et reprit vivement, comme si elle eût voulu s'excuser de ses dernières paroles : — Mais presque aussitôt il m'a déplu... et malgré tout son esprit, je l'ai détesté... Il m'a fait peur... je l'ai craint jusqu'au moment où les parents de Maurice ont consenti à notre mariage... Oh, alors je me suis sentie délivrée d'un grand poids... et, à part moi... je bravais mon terrible cousin — ajouta Jeane riant encore à demi, mais non plus

avec cette expression de franche gaieté qui accueillait naguère le portrait satirique de San-Privato. — Enfin, voici que grâce à vous, cher maître, je trouve très-ridicule celui qui m'avait fait trembler... aussi je dis comme vous : Quelle est donc cette créature bizarre, inexplicable, qui aujourd'hui vous plaît, demain vous inspire de la répulsion... presque de la terreur... ou bien vous donne l'envie de se moquer d'elle? — Et rêveuse, Jeane reprit : — Savez-vous, cher maître, que si l'on voulait s'obstiner à pénétrer ce mystérieux personnage, à sonder les nombreux contrastes dont il offre le singulier mélange, l'on songerait incessamment à lui... savez-vous qu'à lui seul, il absorberait toutes vos pensées?

— Ma chère mademoiselle Jeane, vous avez habité Paris?

— Sans doute, — répondit la jeune fille surprise de cette brusque question, — c'est de Paris que je suis venue ici...

— Vous avez parfois, le matin, passé dans les rues?

— Oui, en allant à l'église ; mais, de grâce, que signifie...?

— Vous avez dû rencontrer souvent, regagnant leur gîte, quelques-uns de ces industriels nocturnes qui, éclairés d'un falot et armés d'un crochet, fouillent, refouillent çà et là, au coin des rues, des tas fort mystérieux de choses sans nom, offrant aussi entre elles des contrastes non moins frappants que ceux qui résultent des diverses impressions à vous causées par M. San-Privato... Enfin, les pauvres gens dont nous parlons font, en sondant la fange... un pénible métier... ils y gagnent du moins honnêtement leur pain, le besoin les oblige... Mais que diriez-vous de l'étrange caprice d'une personne de loisir, distinguée par son goût délicat, par ses nobles tendances, qui passerait son temps à fouiller la fange et à deviner quels débris souillés la composent, au lieu d'élever son âme dans la contemplation du beau, du juste et du bien ?

— Vos paroles sont sévères... et justes... monsieur Delmare...

— Ah ! si je vous parle ainsi, c'est qu'il est, croyez-moi... certaines âmes qu'il est dangegereux et malsain de sonder, parce qu'alors il s'en exhale des miasmes d'une corruption si corrosive, si pénétrante, que la nature la plus saine n'est pas à l'abri de leur contagion...

— Cher maître... merci de la leçon ; elle est vive, frappante et me profitera, — reprit Jeane ; puis attachant sur Charles Delmare un regard surpris et reconnaissant : — Comment, cher maître, pouvez-vous ainsi lire dans ma pensée plus clairement que je n'y lis moi-même?... Oui, tout à l'heure, malgré moi, je cédais à je ne sais quelle curiosité mauvaise au sujet de mon cousin San-Privato... déjà je sentais mon cœur se serrer... se navrer de nouveau, tandis qu'il se rassure, qu'il s'épanouit, lorsque je songe à Maurice ! Ah ! chez lui aucun de ces contrastes ténébreux qui vous inquiètent ou vous alarment... tout en lui est franc et ouvert, droit et loyal ! on sait tout d'abord ce qu'il veut, ce qu'il pense ! Oh ! Maurice,

tu m'as toujours inspiré la plus douce affection! Je t'ai aimé comme le meilleur des frères... je t'aime, je t'aimerai comme le plus tendre des époux! Maurice! bon Maurice! Il en est de toi ainsi que de ce beau jour d'été! L'on sait d'avance que le midi, que le soir auront la même sérénité que le matin, et, le cœur joyeux, l'on part confiant dans la durée du beau temps!... — s'écria Jeane, cédant à une exaltation inaccoutumée que révélait le tour presque poétique de son langage. — Quelle différence avec ces jours douteux et sombres qui vous attristent, vous laissent dans une incertitude inquiète, parce que l'on se demande toujours s'ils promettent l'éclaircie ou l'orage!...

Et après un instant de silence, la jeune fille reprit avec un éclat de rire plus amer et plus fiévreux qu'enjoué :

— Ah! qu'il est donc ridicule cet Albert San-Privato... combien je vous remercie, cher maître, de l'avoir rendu si ridiculement odieux!

Jeane prononçait ces derniers mots,

lorsque, entendant Maurice qui de loin l'appelait, elle s'avança jusqu'au seuil de la tonnelle, tandis que presque au même instant, remarquant enfin ce craquement de sable sous le pied, craquement qui déjà s'était fait légèrement entendre, mais, cette fois, devenait très-distinct, Charles Delmare tressaillit, prêta l'oreille vers le fond du cabinet de verdure, s'approcha vivement de ses parois de feuillée touffue, écarta leur branchage et vit disparaître derrière le rideau de charmille qui s'étendait depuis la maison jusqu'à la tonnelle, Albert San-Privato, marchant sur la pointe du pied avec une extrême précaution.

— Plus de doute, il nous épiait! il nous écoutait! — pensa Charles Delmare. — Le sable craquant sous son pied produisait ce léger bruit qu'une fois j'avais vaguement remarqué sans me rendre compte de sa cause. San-Privato nous épiait! Il a sans doute surpris notre entretien... Ah! ce lâche espionnage confirme, augmente mes craintes! justifie mes invincibles pressenti-

ments! Et je me reprochais de leur obéir!! Et je me reprochais d'écouter mon impitoyable égoïsme paternel, en voulant à tout prix ruiner l'impression que cet homme a produite sur ma fille et qui est, hélas! loin d'être effacée! Je me reprochais de prêter à ce misérable... des sentiments odieux, sans autres preuves que la répulsion instinctive qu'il m'inspirait!... Je suis épouvanté du parti qu'il peut tirer de cette conversation si perfidement surprise!

Pendant que Charles Delmare se livrait à ces tristes réflexions, Jeane, à la voix de Maurice, s'étant, nous l'avons dit, avancée jusqu'au seuil de la tonnelle et tournant ainsi le dos à son père, n'avait pu le voir ecarter le feuillage de la charmille et soupçonner ainsi la decouverte qu'il venait de faire.

— Jeane! chère Jeane! où es-tu? — criait de loin et gaiement Maurice en s'approchant, — mon père demande si le déjeuner est prêt!!!

— Tout est prêt, l'on peut se mettre à

table quand on voudra, cher Maurice — répondit la jeune fille à son fiancé au moment où il entrait dans le cabinet de verdure.

XI

Maurice entra dans le cabinet de verdure, l'œil brillant, le sourire aux lèvres... Le bonheur donnait à son visage une expression si douce, si attrayante, que Jeane attendrie, charmée, rassurée, pleine de confiance dans l'heureuse influence de son fiancé, lui tendit les mains avec effusion et jeta un regard significatif à Charles Delmare, en s'écriant émue, radieuse :

-- Ah ! cher maître.., j'osais LES comparer, pourtant !

— Comparer, — reprit Maurice conservant dans les siennes les mains de sa cousine et les serrant passionnément : — De quelle comparaison parles-tu, chère Jeane?

— Oh! c'est notre secret, à notre cher maître et à moi, — répondit la jeune fille en souriant, — et à propos de secret... M. Delmare possède le nôtre... il sait tout, je lui ai annoncé notre mariage.

— Oh! méchante... tu m'as prévenu... De quel plaisir tu m'as privé! — Puis Maurice, s'adressant à Charles Delmare : — Ah ! bon et cher maître, j'ai le ciel dans le cœur... tout resplendit... tout rayonne autour de moi! Le temps eût été nuageux ce matin, qu'il m'aurait paru éblouissant de soleil... Vous me félicitiez quelquefois d'être bon... et après tout c'est vrai... je suis bon ! De quel droit, grand Dieu! serais-je méchant? Eh bien, je me sens meilleur encore... Que vous dirai-je ? il me semble que si j'avais le malheur d'avoir un ennemi, un ennemi acharné,

j'irais à lui, et que malgré l'acharnement de sa haine, je lui dirais de si bonnes paroles, que je le défierais de continuer à me haïr!

— Cher Maurice, — murmurait Jeane les yeux humides, — noble cœur... brave cœur!

— Oh! oui, le plus noble, le meilleur des cœurs! — dit à Jeane Charles Delmare d'un ton pénétré : — voilà pourquoi il vous aime, voilà pourquoi vous l'aimez... Croyez-moi, l'instinct de vos âmes vous rapproche, parce que, à jamais unies, elles puiseront dans votre commun amour la force de rester inaccessibles au mal et de défier les méchants.

— Si vous saviez, cher maître, combien vos paroles sont vraies en ce qui nous concerne! Oui, depuis que je me sens aimé de Jeane; oui, depuis que je sais qu'elle sera la compagne de ma vie, je défie le malheur, que dis-je? je ne crois plus au malheur!! Je ris de ce qui m'avait alarmé, navré, car enfin, le croiriez-vous!... hier soir, est-ce que je n'ai pas poussé la stupidité jusqu'à être ja-

loux d'Albert... mais jaloux jusqu'à la haine... Ce matin, ma première pensée a été de rire de ma sottise, de me reprocher mon mauvais sentiment au sujet de ce pauvre cousin et de me promettre de redoubler envers lui de cordialité. Aussi, j'ai monté tout à l'heure à sa chambre, croyant le rencontrer chez lui, mais il était déjà sorti, et... — Puis, s'interrompant, Maurice ajouta en faisant un pas au dehors de la tonnelle : — Voici justement ce cher Albert avec mon père, ma mère et ma tante.

En effet, M. et madame Dumirail, madame San-Privato et son fils, entrèrent bientôt dans le cabinet de verdure; les maitres du logis, après avoir accueilli Charles Delmare avec leur affectuosité habituelle, s'assirent, ainsi que leurs hôtes, autour de la table rustique où l'on avait servi la collation matinale qui devait précéder l'ascension au chalet.

Charles Delmare, dissimulant la profonde anxiété que lui causait la découverte de l'espionnage dont il venait d'être l'objet de la

part de San-Privato, examina celui-ci avec un redoublement d'attention. Il fut d'abord frappé de la complète métamorphose de la physionomie du jeune diplomate ; cette métamorphose déjouait les effets probables que Charles Delmare attendait du portrait satirique tracé par lui à sa fille quelques instants auparavant, car la physionomie modifie tellement le caractère des traits, que souvent elle change presque leur apparence. Ainsi, cette délicatesse efféminée, cette grâce mignarde, ce sourire coquet, que l'on pouvait reprocher à la charmante figure d'Albert, et qui justifiaient suffisamment ces épithètes de créature ambiguë, indéterminée, dont Jeane s'était si fort égayée, disparaissaient sous une teinte de mélancolie profonde; son aisance, son aplomb, semblaient remplacés par la timidité de la douleur; son regard baissé, sa bouche sérieuse que contractait parfois un sourire pénible; son front penché, quelque chose d'accablé, de brisé dans son attitude, devaient inspirer aux esprits les plus pré-

venus contre San-Privato le touchant intérêt que l'on ressent à l'aspect d'une créature faible, triste et souffrante.

Charles Delmare, en même temps qu'il observait avec angoisse la transfiguration du jeune diplomate, observait, non moins inquiet, l'impression que ce changement inattendu causait à Jeane. Lorsque Maurice, apercevant de loin son cousin, s'était écrié : « Voici Albert ! » un sourire railleur avait effleuré les lèvres de la jeune fille ; mais, bientôt, elle ne sourit plus, ne songea pas même à dissimuler la surprise mêlée de compassion et de bienveillante curiosité qu'elle ressentait à l'aspect d'Albert. Elle s'était résolue de le trouver à peu près ressemblant au portrait ridicule tracé par Charles Delmare ; mais la différence saisissante qui existait entre ce qu'elle s'attendait à voir et ce qu'elle voyait, tournait à l'avantage de San-Privato. Elle oubliait, dans la bonté candide de son âme, les ridicules d'un homme si cruellement accablé... douloureux accablement qui offrait un autre

contraste non moins frappant avec le radieux épanouissement des traits de Maurice assis à côté de son cousin; de sorte que le regard de Jeane les pouvait envisager tous les deux à la fois.

— Cette tristesse langoureuse vient trop à propos pour n'être pas feinte; elle aurait éveillé mes soupçons, si je n'avais la certitude que mon entretien avec Jeane a été surpris par cet homme, — pensait Charles Delmare, tandis que M. Dumirail, non moins étonné que sa femme de l'abattement d'Albert, lui dit cordialement :

— Qu'as-tu donc, mon ami... est-ce que tu es souffrant?

— De grâce, mon oncle, — répondit Albert d'une voix affaiblie, — ne vous occupez pas de moi...

— Mon fils est depuis quelque temps sujet à d'horribles migraines que les médecins attribuent à des excès de travail, — se hâta d'ajouter en soupirant madame San-Privato. — Il a eu cette nuit un accès de cette maudite maladie... elle a sur lui d'autant

plus de prise, qu'il est d'une santé très-délicate... ce pauvre enfant.

— Plus de doute,—se dit Charles Delmare, — la comédie est convenue entre le fils et la mère... On va tourner en ridicule la robuste santé de Maurice... je devine...

— Mon cher Albert,— reprit madame Dumirail avec intérêt, — si tu te trouves indisposé, nous remettrons à demain notre course au chalet.

— Pardon, ma mère, — dit Maurice — mais je crois, au contraire, que l'air vif et pur de la montagne ne saurait être que très-salutaire à Albert. — Puis s'adressant à son cousin : — Crois-moi, mon ami, en arrivant là-haut sur les plateaux, ta migraine se dissipera comme par enchantement.

— Je le pense ainsi que toi, mon bon Maurice, le grand air me sera favorable — répondit San-Privato. — Je suis vraiment aussi confus que reconnaissant de tant de témoignages de bonté... mais je serais désolé de mettre le moindre obstacle à cette charmante partie, dont je me pro-

mettais, dont je me promets encore tant de plaisir... Il est assez pénible de subir les tristes conséquences d'une santé débile, sans en faire souffrir les autres ; ce serait le comble de l'égoïsme...

— Ah! chère belle-sœur, — ajouta madame San-Privato s'adressant à madame Dumirail d'une voix doucereuse, — combien vous êtes heureuse d'avoir un fils doué d'une santé si florissante!... Mais regardez-le donc, ce bon Maurice, avec ses belles et fraîches couleurs ; est-il gros et gras! est-il fort! quelle carrure, quelle poitrine... que dis-je... quel poitrail! c'est vraiment un Hercule... — Et d'une voix plus doucereuse encore, madame San-Privato reprit : — Heureuse mère que vous êtes, chère belle-sœur! Hélas, j'envie pour mon pauvre petit Albert quelque peu de cet énorme excédant de sante, dont n'a que faire, assurément, notre bon gros Maurice... Mais voyez donc quel contraste entre ces chers enfants... est-il assez remarquable?

Madame San-Privato, en prononçant ces

derniers mots, jeta les yeux... et machinalement tous les regards se portèrent sur les deux cousins assis à côté l'un de l'autre... Albert maudit à part soi l'intempérance de langage et l'étourderie sénile de sa mère... elle agissait très-malhabilement ; car, ayant un service à demander à M. Dumirail, elle risquait de le blesser, ainsi que sa femme, en exaltant la robuste santé de Maurice jusqu'au ridicule.

En effet, M. et madame Dumirail, sans être précisément choqués, semblaient assez embarrassés des impertinentes affectations de madame San-Privato, tandis que Charles Delmare surprenait le regard de Jeane empreint d'une sorte de regret à l'endroit des trop florissantes couleurs, de la rayonnante figure de Maurice que faisait encore ressortir le pâle et mélancolique visage d'Albert. Un silence d'un instant avait succédé aux dernières et perfides paroles de madame San-Privato ; ce silence, Charles Delmare le rompit en s'adressant à madame Dumirail.

— Je suis complétement de l'avis de madame votre belle-sœur, — vous devez beaucoup vous féliciter, madame, d'avoir un fils alerte, robuste et d'une vaillante santé ; je ne sais qui a dit cette grande vérité : Les *bien-portants* sont généralement les *bien-veillants*, et les *mal-portants* les *mal-veillants*. C'est tout simple : une santé maladive entraîne avec soi, au moral et au physique, tant de désagréments... l'abattement... la taciturnité... la mélancolie... sans parler des médicaments et de leurs inconvénients, car Dieu sait la fréquence des rapports intimes que ces intéressants mélancoliques sont, hélas ! obligés d'entretenir avec... les apothicaires.

Le sang-froid comique de Charles Delmare et sa plaisanterie d'un goût douteux (il le savait, mais il la croyait opportune) excitèrent l'hilarité de M. et de madame Dumirail, de Maurice et même de Jeane, qui, surprise dans sa rêverie par ce sarcasme imprévu, se mit naïvement à rire. Les sourcils de San-Privato se froncèrent imperceptible-

ment; sa mère lança un regard venimeux à Charles Delmare qui, s'adressant à elle d'un ton pénétré :

— Je compatis sincèrement, madame, aux inquiétudes maternelles que vous donne la chétive et souffreteuse santé de monsieur votre fils... et je m'estime très-heureux de pouvoir vous rassurer à ce sujet.

— Comment cela, monsieur?

— Monsieur votre fils est sujet à de fréquentes migraines?

— Oui, monsieur...

— Il est un moyen assuré de le guérir...

— J'en doute, monsieur... nous avons jusqu'ici vainement essayé de...

— Je vous en supplie, ma mère, et je vous le demande en grâce, monsieur, — dit Albert s'adressant à Charles Delmare, — qu'il ne soit plus question de ma santé, car...

— Vous me permettrez, monsieur, de vous interrompre, — reprit Charles Delmare, — et de vous faire observer que mon

intimité avec mes excellents amis, M. et madame Dumirail, me donne presque le droit de m'intéresser à ce qui touche votre santé.

— Je ressens comme je le dois la preuve d'intérêt dont vous daignez m'honorer, monsieur, — reprit San-Privato très-contenu ; — cependant je vous supplie encore une fois de...

— Mais, mon ami, si M. Delmare connait un remède assuré contre la migraine, — reprit M. Dumirail, — pourquoi n'essayerais-tu pas de ce remède, puisque tous les moyens tentés par toi jusqu'ici ont été impuissants à te guérir?

— Cet essai, mon cher oncle, serait absolument inutile,—répondit San-Privato ; — tous les médecins que j'ai consultés sont d'accord sur ce point, que la migraine est incurable...

— Soit... mon pauvre Albert, — reprit Maurice avec l'accent d'une compassion sincère ;—mais qui sait si, malgré l'affirmation des savants docteurs, le moyen de

guérison dont parle notre cher maître ne te soulagera pas? Que risques-tu de tenter du moins l'essai?...

San-Privato, se débattant pour ainsi dire contre ceux qui voulaient absolument le guérir malgré lui, commençait de perdre aux yeux de Jeane le prestige de sa mélancolie, grâce à la situation ridicule où le plaçait Charles Delmare.

Celui-ci reprit sérieusement, s'adressant de préférence à madame San-Privato, suffoquée de dépit et de colère à peine dissimulés :

— Je vais, je l'espère, madame, avoir l'honneur et le bonheur de vous convaincre par la citation d'un fait... de vous convaincre, dis-je, qu'heureusement vous pouvez compter sur la guérison infaillible et radicale de monsieur votre fils...

— Je vous répète, monsieur, que je n'ai aucune confiance dans le charlatanisme des empiriques...

— Ma chère Armande, — dit M. Dumirail interrompant sa sœur, — permets

donc à notre ami de citer le fait qu'il invoque à l'appui de son affirmation.

— Ce fait.. le voici..., — poursuivit Charles Delmare. J'habitais alors Florence... Un certain marquis Appiani était en proie depuis de longues années à des migraines atroces et à leurs conséquences habituelles, dont monsieur votre fils, madame, n'est malheureusement pas à l'abri, — ajouta Charles Delmare s'adressant à madame San-Privato, — à savoir : insomnie... puisqu'il n'a pas fermé l'œil de la nuit... perte d'appétit... puisqu'il ne prend aucune part à cette collation; abattement, pesanteur de tête, ainsi qu'il appert de son visible accablement; enfin, pendant cette espèce d'accès de fièvre... la langue devient jaunâtre... l'haleine fétide, et...

— Mais pas du tout, monsieur! — s'écria madame San-Privato exaspérée, — jamais mon fils... avant... durant... ou après ses migraines, n'a jamais eu l'abominable haleine que vous dites...

— C'est bien extraordinaire, — repartit Charles Delmare en hochant la tête avec une feinte bonhomie, tandis qu'une rage sourde faisait perler la sueur au front blême de San-Privato. — Je visitais souvent le marquis Appiani durant ses accès de migraine, et ainsi que j'ai eu, madame, l'honneur de vous le dire... son haleine était véritablement...

— Eh! monsieur, encore une fois, mon fils n'a aucune ressemblance avec votre marquis !

— Mon plus vif désir, madame, est au contraire que votre fils ait avec le marquis Appiani cette ressemblance, qu'il soit guéri, ainsi que l'a été le marquis par les moyens fort simples que voici : des laxatifs, en d'autres termes, des purgatifs hebdomadaires... et un petit cautère au bras, soigneusement entretenu...

— Mais, monsieur, nous ne sommes point ici dans un hôpital ! — s'écria madame San-Privato outrée, révoltée ; — cette conversation est répugnante au suprême degré...

— Ne sommes-nous pas, chère Armande, ici en famille? — dit M. Dumirail, prenant fort au sérieux cette consultation improvisée. — Or si, en effet, ton fils, grâce à ces remèdes, assez désagréables, j'en conviens, pour un jeune élégant... mais d'un succès assuré... peut se débarrasser de sa maudite migraine et recouvrer la santé que tu as tant raison de lui souhaiter... pourquoi ne les emploierait-il pas ?

— Par une raison fort simple, mon cher oncle, — reprit San-Privato, parvenant, grâce à des efforts surhumains, à rester impassible, — c'est que M. Delmare, qui me fait l'honneur de s'intéresser si vivement à ma santé, ne...

— Pardon, monsieur, si je vous interromps, mais je prévois votre objection et j'ai hâte de vous rassurer, — reprit Charles Delmare. — La science a de nos jours tout perfectionné; aussi je me permettrai de vous recommander particulièrement, si toutefois les annonces des journaux ne sont point trompeuses, un certain taffetas *Le*

Perdriel, qui semble posséder l'avantage de suffisamment dissimuler les principaux désagréments du petit exutoire dont il est question...

— L'on ne saurait, monsieur, pousser l'obligeance plus loin que vous la poussez, en voulant bien me renseigner si minutieusement sur les moyens de guérir ma migraine, et je profiterai certainement de vos excellents conseils, — répondit San-Privato toujours maître de lui. — Puis-je espérer que l'assurance que je vous donne, monsieur, mettra un terme à cet entretien sur ma santé... entretien beaucoup trop prolongé, je le crains...

— J'insistais autant à ce sujet, monsieur, parce que nous sommes absolument en famille, ainsi que l'a fait observer M. Dumirail, — répondit Charles Delmare ; — j'avais été d'ailleurs très-touché du désir exprimé par madame votre mère qui dans la tendre jalousie de son affection maternelle, regrettait que vous ne fussiez pas doué de l'excédant de santé dont jouit notre cher Maurice.

— Et moi, je suis certain que lorsque nous serons là-haut sur les plateaux, l'air de la montagne, s'il ne guérit pas complétement ta migraine, mon cher Albert, la soulagera du moins beaucoup, — dit Maurice, — et si ma tante et ma mère le veulent, nous allons partir...

— Soit, — répondit madame Dumirail ; — si toutefois, mon ami, — ajouta-t-elle s'adressant à Albert, — tu ne crains pas la fatigue de cette promenade... tu pourras d'ailleurs venir en chariot avec ta mère, ta cousine et moi.

— Je préfère, si vous le permettez, ma tante, aller à pied, tout en regrettant de ne pas faire la route avec vous. Je suis de l'avis de Maurice... cette promenade me sera salutaire.

— En ce cas, je vais m'assurer que le chariot est prêt, — dit Maurice en se levant, et il reprit gaiement : — Ce sera, chère tante, un attelage des temps mérovingiens ; nos deux plus beaux bœufs, *Atlas* et *Hercule*, traîneront le char rustique ; car, tu le sais,

nos chevaux ne pourraient gravir la pente escarpée des plateaux.

— Me crois-tu donc si novice en excursions de montagne, mon gros Maurice? N'avons-nous pas ainsi monté au chalet, lors de mon dernier séjour au Morillon?

Et profitant du moment où elle pouvait être entendue de Charles Delmare qui sortait du cabinet de verdure avec ses amis, madame San-Privato dit à sa nièce en lui désignant du regard Maurice qui s'éloignait :

— Vois donc, Jeane... est-il solidement bâti, ce bon gros Maurice! Quel cou de taureau! et ces épaules !... Je gage qu'à l'instar du fameux fort de la halle de Paris, il porterait aisément un sac de farine sur son dos.

— Avec mon petit cousin Albert par-dessus le marché, — repartit Jeane d'un ton railleur dont madame San-Privato fut d'autant plus piquée, qu'elle reconnut, à la réponse de sa nièce, l'insuccès de la comédie mélancolique jouée par son fils et complétement ridiculisée par la consultation médi-

cale de Charles Delmare. Aussi madame San-Privato reprit-elle aigrement :

— Au risque de contrarier un peu ton admiration pour ton cousin... je te ferai remarquer, ma chère, que si fort... que si bœuf qu'il soit... ce gros Maurice aura toujours le désagrément de se voir primer... éclipser par un véritable bœuf... ce qui doit, hélas! singulièrement le blesser dans son ambition, ce tant robuste garçon !

— Oh! rassurez-vous, chère et bonne tante, — répondit Jeane en souriant finement, — Maurice n'est pas possédé de l'ambition... comment dirai-je? de l'ambition un peu... *bovine* que vous lui supposez... il est satisfait de la force qu'il possède...

— Certainement, il y a bien de quoi, en effet, être fier!

— Oui, ma tante... il y a de quoi être fier... très-fier, — reprit gravement Jeane renonçant à l'ironie. Et d'une voix généreusement émue, elle poursuivit : — Cet hiver, pendant la nuit, l'incendie dévorait un hameau voisin de notre hameau. Maurice, au péril

de sa vie, s'est élancé au milieu des flammes ; il a pu emporter sur ses épaules un vieillard infirme qui allait périr... Vous le voyez, ma tante, si bœuf... que l'on soit, l'on peut à bon droit être fier de sa force, quand on l'emploie à de tels actes.

Et la jeune fille ajouta ces mots d'une raillerie acérée :

— Je n'en doute pas; s'il s'agissait, en pareille occasion, de sauver la vie de son semblable, mon cousin Albert regretterait cruellement d'être si chétif, songeant que la force physique dont il est deshérité trahit son bon vouloir et son courage... Mais espérons que la santé de mon pauvre cousin, déjà si délicate et encore altérée par sa maudite migraine, se raffermira, s'il suit exactement, ainsi qu'il l'a promis, les excellents conseils de notre ami M. Delmare.

Cette maligne allusion à la *consultation médicale* qui venait de porter un coup mortel aux affectations mélancoliques de San-Privato, exaspéra sa mère; elle allait céder à son irritation, lorsque M. Dumi-

rail, rentrant dans la tonnelle, dit gaiement :

— Allons donc, ma sœur, nous t'attendons ; ta bravoure reculerait-elle au moment de commencer l'ascension du chalet ?

Ce disant, M. Dumirail prit le bras de madame San-Privato, et peu d'instants après, les habitants du Morillon commencèrent de gravir les pentes qui conduisaient aux prairies.

FIN DU TOME SECOND.